

927.59114
D2865L
1949

ALBERT LABERGE

CHARLES DE BELLE

PEINTRE-POÈTE

ÉDITION PRIVÉE
MONTREAL
1949



Bibliothèque Nationale du Québec

A Roger Vian
Ce petit livre dans lequel
l'auteur a mis tout son
cœur.

Sincère hommage de
Albert Laberge

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

<i>La Scouine</i>	Edition privée, 60 exemplaires, 1918
<i>Visages de la vie et de la mort</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1936
<i>Quand chantait la Cigale</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1936
<i>Peintres et écrivains d'hier et d'aujourd'hui</i> . .	Edition privée, 140 exemplaires, 1938
<i>La fin du voyage</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1942
<i>Scènes de chaque jour</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1942
<i>Journalistes, écrivains et artistes</i>	Edition privée, 75 exemplaires, 1945

Pour paraître prochainement :

<i>Le destin des hommes</i>	Edition privée, 60 exemplaires
<i>Hymnes à la terre</i>	Edition privée, 50 exemplaires
<i>Images de la vie</i>	Edition privée, 40 exemplaires

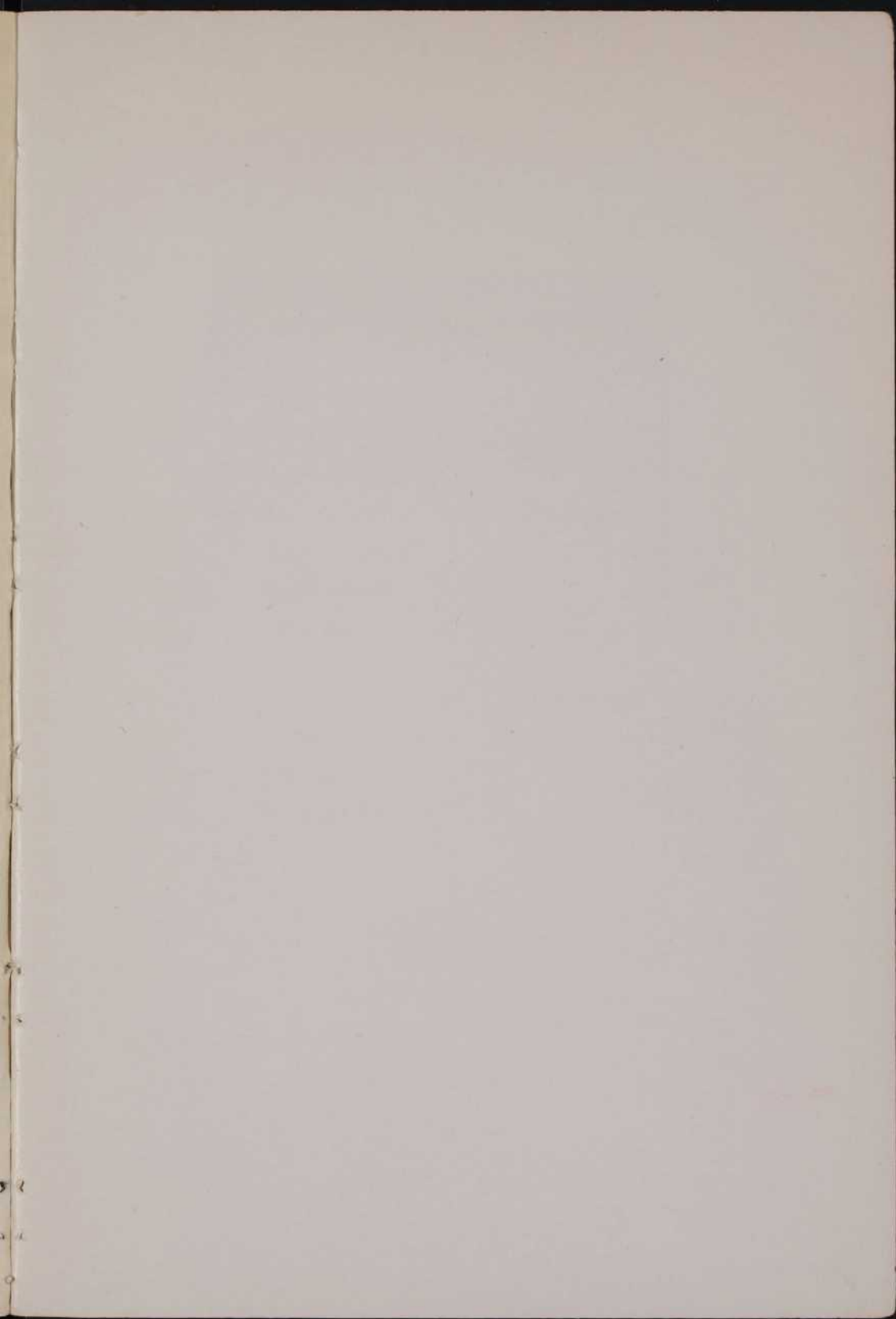




Photo par Lactance Giroux.

Le peintre-poète Charles deBelle

ALBERT LABERGE

CHARLES DE BELLE

PEINTRE-POÈTE

ÉDITION PRIVÉE

MONTREAL

1949

*Edition privée tirée à soixante-quinze exemplaires
numérotés et signés par l'auteur.*

No.....35.....

Albert Laberge

ND
249
D42 L32
1949

PEINTRE DE L'IDÉAL

UN NOBLE et pur artiste qui, toute sa vie, a considéré son art comme un sacerdoce et qui a créé une œuvre d'une exceptionnelle beauté s'est éteint à Montréal il y a une dizaine d'années. Doué d'un très grand talent, d'une haute spiritualité et d'une rare originalité, il a produit une multitude de tableaux qui proclament de façon indiscutable que leur auteur était un maître dans toute la force du mot. Son nom est Charles deBelle. Je ne doute pas que la postérité proclamera bien haut un jour qu'il a été le plus grand pastelliste de son époque. Non seulement il connaissait son métier à fond et l'exerçait avec une habileté consommée mais, avant tout, il possédait cette merveilleuse inspiration qui caractérise toutes ses œuvres et l'a fait surnommer le Peintre-Poète. Chacun de ses tableaux, chacune de ses compositions nous délecte, nous émeut et nous fait éprouver les plus nobles sentiments qui sont dans l'âme humaine.

Le peintre Charles deBelle habite un monde d'idéale beauté et de poésie. Débordantes de sentiment et d'un charme incomparable, ses œuvres nous transportent dans une région enchanteresse où l'esprit goûte une joie d'une douceur infinie, jamais éprouvée auparavant. Elles sont toute une révélation pour le public non initié, qui est, du coup, ravi par ces images si délicates, empreintes d'une émotion qui fait vibrer l'âme.

Les tableaux de deBelle peuvent se classer en cinq catégories qui, toutes, portent la marque du talent poétique de l'artiste. Il est le peintre de l'enfance, des figures angéliques d'une surhumaine beauté, le peintre des pures madones et des mères tenant un enfant dans leurs bras, le peintre des

paysages de rêve qui nous font communier avec l'âme même de la nature, le peintre des christs d'une infinie douceur, des christs douloureux aux épaules courbées comme par le fardeau de toutes les misères humaines, le peintre des malheureux, sans pain et sans gîte, qui traînent de par le monde leur pitoyable détresse...

Dans le domaine de l'art, deBelle occupe une place à part. C'est un artiste inspiré, l'un des plus originaux et des plus personnels qui soient. Il est absolument différent de tous les autres. Aucun ne lui ressemble et il ne ressemble à personne. Son talent est unique. Il n'est pas le simple interprète de la nature et de la vie. C'est surtout un créateur. Alors que tant d'autres peintres travaillent péniblement, laborieusement, pour traduire l'aspect des êtres et des choses, le peintre-poète Charles deBelle fait jaillir de son cœur et de son cerveau des visions de beauté qui ravissent l'âme et la font vibrer des plus pures joies que l'on puisse connaître ici-bas. Poète, deBelle l'est à un degré extraordinaire et, à une époque de médiocrité, de non compréhension, de laideur, de décadence dans presque tous les domaines, il a créé des œuvres qui sont comme la fleur du génie humain.

Ajoutons que les compositions de cet artiste ne possèdent pas une séduction passagère. Elles ont une beauté qui restera éternelle. Les modes et les écoles de peinture pourront passer et se succéder, mais aussi longtemps que la race humaine gardera un reste d'idéal, elle ne pourra qu'admirer et rêver devant les poétiques pastels de Charles deBelle. Et aussi longtemps que des mères presseront des enfants dans leurs bras, les pures et séduisantes visions de l'enfance créées par cet artiste sauront émouvoir, attendrir et charmer tous ceux qui les contempleront.

JEUNESSE DE L'ARTISTE

CHARLES DEBELLE est né le 16 mai 1873 à Budapest, Hongrie. Ses parents habitaient Buda, l'ancienne ville, peuplée par les descendants des Huns et séparée de Pest par le Danube. Peintes de différentes couleurs, les maisons possédaient de grands jardins de roses avec des vignes et de beaux arbres, rendant le séjour dans cette antique cité fort agréable.

L'un des ancêtres maternels de deBelle, partisan de Kosuth, mourut pour la liberté, sur l'échafaud, en 1848, lors de la révolution provoquée par le grand patriote hongrois. Le père de l'artiste, Antonio deBelle, était Français. Sa mère, Amélia, appartenait à une famille hongroise noble. C'était une femme d'élite, douée des plus belles et des plus brillantes qualités. Chanteuse de talent, c'était aussi une musicienne accomplie, admirable interprète des œuvres de Chopin. DeBelle a toujours eu pour sa mère une grande vénération et avait voué à son souvenir un culte que les années n'avaient jamais refroidi. "Mon père était un ivrogne et un joueur, mais ma mère était une sainte et elle avait l'âme du Christ", m'a-t-il déclaré à plusieurs reprises. En une occasion, alors que je l'avais trouvé déprimé et malade : "Je serais heureux de mourir, car je retrouverais ma mère", me dit-il, pendant que des larmes d'émotion coulaient sur sa figure.

Charles avait un frère et deux sœurs, ces dernières musiciennes comme leur mère. Plus tard, lorsqu'il eut vingt et un ans, il leur abandonna sa part d'héritage afin qu'elles eussent une dot et pussent se marier. Les vicissitudes de la vie furent cause qu'il fut bientôt séparé des siens. A douze ans, il partait pour aller demeurer chez une sœur de son père, à Anvers, Belgique. La tante n'avait pas le sentiment

de la famille très développé et le neveu était moins bien traité que les chiens de la maison. Le jeune garçon passa là quatre années dont il avait gardé un triste souvenir. Ce ne fut cependant pas du temps perdu car il étudiait le dessin et la peinture, faisant des progrès très rapides et trouvant sa vocation d'artiste. A seize ans, il quitta sa marâtre de tante et ses chiens et s'en fut à Paris où il entra à l'atelier du peintre Munkaczy. Pendant trois ans il suivit l'enseignement de ce maître. Déjà, sa personnalité s'affirmait et des critiques clairvoyants reconnurent son talent et firent son éloge. Même, il décrocha plusieurs bourses qui lui permirent de voyager à travers l'Europe. C'est ainsi que, en 1892, il passa l'été dans le Tyrol où il fut charmé par les mœurs simples et douces des honnêtes villageois. C'est là qu'il peignit ses premières scènes de l'enfance, ces scènes qui nous montrent de jeunes êtres d'une angélique beauté jouant et dansant dans les jardins fleuris de la campagne.

A vingt ans, Charles deBelle se rendit en Angleterre et se fixa à Londres où, après des jours difficiles, il rencontra Sir John Abbott, propriétaire de l'*Irish Times*, qui s'intéressa à lui et lui fit obtenir des travaux d'illustration. Bientôt le succès lui sourit et il songea à s'établir, encouragé en cela par Sir John Abbott, qui désirait lui faire épouser sa fille. Les deux jeunes gens étaient fiancés et le mariage devait avoir lieu sous peu, lorsque deBelle rencontra une autre jeune fille, Eleanor May North, qui, de son côté, était aussi fiancée. Ce fut le coup de foudre. A quelques jours de là, ils rompirent leurs premiers engagements et s'épousèrent.

LES DOUZE APÔTRES DE L'ART

LES AVENTURES du Peintre-Poète après son mariage et pendant tout le temps qu'il vécut en Angleterre feraient un digne pendant aux *Scènes de la vie de bohème* de Murger. Epris d'idéal, de chimère et de beauté, cet artiste n'a jamais connu la valeur de l'argent et, lorsqu'il en avait, il le dépensait sans compter avec le résultat qu'il était souvent dans des positions difficiles. Un jour il réunit autour de lui quelques camarades, garçons de talent, généreux et bons, et il leur exposa une idée qui lui était venue. Puisque tous ils étaient des cœurs sincères, passionnément dévoués à leur art et désireux d'exprimer le meilleur qui était en eux, pourquoi ne formeraient-ils pas, au milieu de l'énorme multitude des profanes, une société d'hommes qui, animés du même idéal, exerceraient leur art comme un sacerdoce en vivant fraternellement comme les membres d'une même famille ? La proposition rencontra l'entière approbation de ces jeunes gens vibrants de foi et d'enthousiasme. A la suggestion du fondateur et pour se rapprocher le plus possible des grands modèles dont ils s'inspiraient, il fut décidé que les ressources des douze amis seraient mises en commun, tout simplement. Et pour commencer le Peintre-Poète prit deux pièces d'argent qui étaient dans sa poche et les déposa sur la cheminée. Quelques autres l'imitèrent, mettant là leur maigre avoir. D'autres, et pour cause, ne mirent rien du tout. Ainsi fut fondée, il y a environ cinquante ans, à Londres, la Société des Douze Apôtres de l'Art. Les jours s'écoulèrent. Dès que l'un des Douze avait vendu un tableau, une petite toile, il arrivait et déposait sur la cheminée le prix qu'il en avait reçu. Pareillement, lorsqu'ils en avaient besoin pour manger, se procurer

un vêtement, chacun des frères puisait sur la cheminée, à la cassette commune. Un immense enthousiasme régnait dans la petite communauté. Tous étaient animés des sentiments les plus nobles, les plus généreux. Au cœur de l'énorme ville de sept millions d'hommes, les Douze Apôtres de l'Art vivaient un rêve de beauté et de bonté comme le monde n'en avait pas vu depuis longtemps. Sur les douze, cependant, il n'y en avait que deux dont les œuvres se vendaient, trouvaient des acquéreurs, celles du Peintre-Poète et de son ami le plus cher. C'était toujours eux qui mettaient sur la cheminée l'or que les autres se partageaient pour subvenir à leurs besoins. La société cependant continuait d'exister. Elle continua jusqu'au jour où l'un des dix qui n'avait jamais rien contribué au fonds commun, mais qui y avait régulièrement puisé, avec les autres, prit la dernière guinée pour s'acheter des chaussures, laissant le fondateur de la Société des Douze Apôtres se passer de souper.

ÉTRANGE DÉNOUEMENT D'UN AMOUR DÉÇU

LA FEMME de l'artiste appartenait à une famille riche dont le chef venait de mourir. Ses sœurs et ses beaux-frères s'entendirent pour tâcher de la dépouiller à leur profit. DeBelle décidé à empêcher pareille injustice retint les services de trois avocats pour sauver la part d'héritage de sa compagne. Il s'ensuivit de longs et coûteux procès. Lorsqu'ils prirent fin, il ne restait plus rien.

"Grâces à Dieu ! s'écria deBelle, nous allons maintenant avoir la paix."

A cette époque, deBelle avait son atelier au Nettleship Studio, rue Fitzroy, avec Augustus John, qui a été pendant plus de quarante ans l'un des plus grands peintres anglais. Ambrose McEvoy, qui a fait sa marque et qui est mort il y a une quinzaine d'année, était aussi l'un des camarades de deBelle. Le célèbre Whistler, alors dans la soixantaine, occupait une salle dans le même immeuble et traitait les jeunes artistes en camarades lorsqu'il les rencontrait.

Charles deBelle et Augustus John étaient deux hommes de caractères aussi dissemblables que possible. Le premier était un mystique tandis que le second était un sensuel. Il leur arrivait souvent d'employer le même modèle. DeBelle s'en servait pour créer des figures de rêve tandis que Augustus John s'appliquait surtout à faire ressortir les voluptueuses formes féminines, ces formes qui sont le charme et la gloire de la femme.

L'une des figures les plus originales du groupe d'artistes du Nettleship Studio était Queen John, sœur d'Augustus John, et peintre elle-même, d'un talent très remarquable. Sans être une beauté, elle exerçait une profonde fascination

sur ceux qui l'approchaient. Douée d'un caractère plutôt fantasque, elle agissait souvent par impulsion. A une couple de reprises, elle avait refusé des partis avantageux, qui s'étaient présentés, et, ironie du sort, elle s'était éprise de McEvoy, qui n'était ni beau ni riche. Ce dernier, qui luttait péniblement pour arriver à se faire connaître et pour parvenir au succès, ne songeait guère à s'attacher aux femmes. C'était déjà assez difficile de gagner sa propre vie sans vouloir faire partager à une compagne sa lamentable pauvreté. Queen avait de l'argent en propre, mais McEvoy était trop fier pour songer à l'épouser, sachant qu'on l'accuserait d'agir ainsi par intérêt. Puis, Queen ne lui inspirait aucune passion.

Queen apprit un jour que McEvoy allait être dépossédé de son atelier parce qu'il ne pouvait réussir à payer son loyer. Désireuse de l'aider en cette occurrence, Queen eut recours à une ruse. Comme elle l'aurait fait en parlant à un autre camarade, elle lui annonça un jour qu'elle avait décidé d'aller passer quelque temps à Paris afin de voir le travail des artistes français.

— Et qu'allez-vous faire de votre atelier pendant ce temps ? demanda McEvoy.

— Je vais le garder, car je ne sais pas encore combien de temps je serai là-bas, et je n'ai pas l'intention de perdre du temps à m'en chercher un autre à mon retour. Puis, comme frappée d'une subite inspiration :

— Mais, j'y pense, je vous le prêterai bien pour le temps que je serai absente. J'espère que cela vous conviendra.

— Si c'est comme ça, j'accepte de grand cœur, répondit McEvoy.

Et, toute heureuse de la réussite de son stratagème, Queen lui remit la clé de son atelier.

Quelques jours avant l'ouverture de l'exposition annuelle de l'Académie de Londres, deBelle, comme il faisait souvent, entra à l'atelier de son camarade Ambrose McEvoy. Long et maigre, ce dernier, enveloppé dans son pardessus, ajoutait quelques notes de couleurs à un tableau qu'il voulait envoyer au Salon. Tout de suite deBelle vit qu'il peignait

sans entrain, sans conviction. Dès les premiers mots du visiteur, McEvoy leva les yeux au plafond, comme il faisait toujours lorsqu'il ne travaillait pas. DeBelle savait que le pauvre diable était dans la misère noire et se disait qu'il n'avait probablement pas déjeuné.

— Si vous vouliez, dit-il, vous viendriez dîner à la maison, vous apporteriez votre tableau et vous le finiriez ensuite, car je me charge de vous stimuler.

McEvoy, qui devait jeûner depuis longtemps, accepta la cordiale invitation qui lui était faite. L'on mangea avec appétit, puis, après le repas, deBelle se plaça devant la toile de son camarade et se mit à peindre. McEvoy protesta faiblement :

— Laissez, laissez, répondit deBelle, je vais vous le finir.

McEvoy ne répliqua pas car les envois pour le Salon devaient être livrés le lendemain et, comme il travaillait lentement et péniblement, il sentait bien qu'il serait incapable de l'achever à temps. En trois heures deBelle termina l'œuvre de son camarade et McEvoy n'eut plus qu'à la signer.

McEvoy se proposait d'envoyer deux tableaux, l'un intitulé *The Storm*, et l'autre que deBelle avait achevé. Le premier était un très beau morceau de peinture mais il y avait dans cette toile une figure de femme fort laide.

— Pourquoi mettez-vous ce vilain museau dans une chose qui, de toute façon, est très jolie et très agréable ? demanda deBelle. Si vous vouliez peindre la laideur, que ne choisissez-vous un sujet laid, répugnant, mais mettre cette caricature dans ce décor charmant est une erreur que je ne peux comprendre.

McEvoy ne répondit rien.

— Et quels prix comptez-vous demander pour vos tableaux ? continua deBelle.

— Oh ! Vingt-cinq livres pour le petit et cinquante pour le grand, hasarda McEvoy.

— C'est trop peu. Doublez, doublez, conseilla deBelle.

— Mais je ne les vendrai jamais, fit timidement McEvoy.

Tout de même, sur son bulletin d'envoi, il inscrivit les prix suggérés par son ami et porta le lendemain les deux toiles à l'exposition.

Pendant ce temps, deBelle ne restait pas inactif. A peine McEvoy était-il sorti de chez lui qu'il se rendait en hâte chez un peintre amateur très riche, qui achetait généreusement des toiles d'artistes moins fortunés que lui. Cet homme avait du cœur et du flair et il se plaisait à encourager ceux-là qui, doués de talent, luttaienent avec courage et acharnement pour soutenir une existence précaire.

— J'ai un service à vous demander, fit deBelle en l'abordant.

— Accordé avec plaisir. De quoi s'agit-il ? répondit l'autre.

— Voici. McEvoy est dans la dernière misère. Faites-lui donc acheter par l'entremise de votre sœur les deux tableaux qu'il envoie à l'exposition. De vous il sentirait trop la charité. Donnez-lui l'illusion de croire que ses œuvres ont été remarquées.

— Entendu. Il sera fait comme vous le désirez. Je suis heureux de participer à cette bonne action.

Et deBelle, le cœur en joie, sortit de chez le mécène.

Le lendemain, à l'ouverture du Salon, deBelle sortit le matin, erra par la ville et ne rentra que le soir.

— McEvoy est venu pour te voir. Il a de bonnes nouvelles à te communiquer, lui dit sa femme en le voyant paraître.

DeBelle sachant ce qui en était et tout heureux du service rendu, courut chez son camarade. Celui-ci lui montra triomphalement une lettre recommandée qu'il avait reçue dans la journée, lui annonçant que ses deux tableaux figurant à l'exposition étaient vendus. Avec une joie enfantine il mit ensuite sous les yeux de deBelle un chèque pour cent cinquante livres.

— Et maintenant il faut que vous veniez à la banque avec moi pour m'identifier, dit-il en terminant.



*Jésus soutien de la veuve et de l'orphelin.
Pastel par Charles deBelle*



Ils y allèrent. Jamais McEvoy n'avait été aussi riche. Au milieu de sa joie et de son exaltation il demanda tout à coup timidement :

— Dites donc, deBelle, trouvez-vous vraiment si laide que cela la figure qui est dans le tableau *The Storm* ?

— Mais au diable la figure, puisque le tableau est vendu et que vous avez l'argent dans votre poche, riposta brusquement deBelle.

— C'est que, je vais vous dire, j'ai promis au modèle de l'épouser, répondit piteusement McEvoy.

Du moment qu'il avait eu la certitude d'avoir cent cinquante livres, il s'était cru assez riche pour se mettre en ménage et il avait demandé à son modèle de devenir sa femme.

La nouvelle du prochain mariage de McEvoy fit rapidement le tour des ateliers. Comme toujours, il se trouva un bon ami pour avertir l'autre, celle-là qui était en France et qui comptait sur lui pour l'épouser dans les bons jours. Moins de quarante-huit heures plus tard, Queen John arriva de Paris. Elle était dans un désespoir sans nom et menaçait de se suicider. Elle qui avait aimé McEvoy à l'adoration, qui avait sacrifié son avenir pour lui, qui s'était résolue à aller vivre loin de lui afin de lui prêter son atelier, ne pouvait se faire à l'idée de voir son idole en marier une autre. Pendant deux ou trois nuits, deBelle, qui était son ami le plus dévoué, monta la garde devant sa porte, de crainte qu'elle ne mit à exécution ses idées de suicide. Finalement il lui dit :

— Ecoutez, Queen, si vraiment vous voulez mourir, je ne vous en empêcherai pas ; mais, auparavant, je vous prierais de me faire un portrait de vous-même que je garderais comme souvenir. Après, vous ferez comme vous voudrez.

Queen lui promit le portrait.

Il lui avait parlé ainsi, sachant que s'il pouvait l'amener à se remettre au travail, à reprendre ses pinceaux, elle retrouverait le goût de la vie et que la passion pour son art aurait raison de sa peine.

Queen tint parole et, au bout de quelques jours, remit à deBelle le portrait demandé.

McEvoy avait un frère, Charley, dramaturge fort en vogue et homme de grand cœur. Apprenant le désespoir de Queen John, il alla trouver deBelle et lui dit :

— Je suis désolé de savoir que Queen est si malheureuse. Allez donc la voir et dites-lui que je suis le frère d'Ambrose et que, si elle veut bien, je l'épouserai, moi.

DeBelle transmit le message.

Queen fut profondément touchée de l'offre. Elle alla trouver Charley McEvoy qui lui répéta ce qu'il avait déjà dit à deBelle. Queen écouta ce qu'il avait à lui proposer, lui promit de l'épouser et s'en vint vivre avec lui, oubliant la formalité du mariage.

Même elle renonça complètement à la peinture.

UN RICHARD BIEN SURPRIS

DEBELLE était un homme sincère, un homme de principes, ayant des idées très personnelles. Contrairement aux politiciens qui, pour tromper les électeurs, affichent des préceptes de morale et font des professions de foi dont ils se moquent au fond, deBelle, dans la pratique de la vie restait inébranlablement fidèle à ses convictions.

Un jour que sa bourse était à sec et que le spectre de la famine apparaissait menaçant, l'on sonna à sa porte. Il alla ouvrir. A en juger par son apparence, le visiteur était sûrement un homme d'affaires cossu. Le gentleman se nomma. Son nom était connu de tout le monde. C'était le propriétaire de l'une des plus considérables et des plus importantes brasseries de Londres qui approvisionnait de bière une grande partie des tavernes de la cité. Il expliqua qu'il avait vu quelques tableaux de l'artiste dans la maison d'un ami et il désirait en acquérir une couple pour lui-même. Déjà, d'un regard connaisseur, il appréciait les pastels disposés autour de la pièce. Le peintre le considérait sans rien dire. Après quelques minutes d'un examen silencieux, le visiteur désignant deux tableaux, déclara :

— Ces deux sujets me plaisent beaucoup et je vais vous les acheter.

— Je regrette, mais vous ne pouvez acheter mes tableaux, déclara calmement deBelle.

— Je ne peux pas acheter vos tableaux ? Incroyable ! Mais pour quelle raison ? Vous travaillez pour gagner votre vie, n'est-ce pas ?

— Je refuse de céder mes œuvres pour de l'argent provenant de la vente de boissons alcooliques.

— Oh ! Oh !... Oh ! Oh ! s'exclama le visiteur stupéfait. C'est la première fois qu'on refuse mon argent. Tout de même, je peux vous dire que j'admire fort votre travail et que je reconnais que vous êtes un grand artiste.

L'homme fit une pause et ajouta :

— J'envie ceux de mes amis qui ont quelques-unes de vos œuvres dans leur maison.

Alors, deBelle, dont la générosité n'a peut-être jamais été égalée, regardant le richard bien en face, lui déclara :

— Je ne prendrai pas votre argent mais je ne veux pas que vous soyez venu en vain dans ma maison et je vous prie d'accepter ce petit pastel comme souvenir d'un artiste sincère.

Et ce disant, il prenait à côté de son chevalet une esquisse très poussée et la tendait à son visiteur.

Le brasseur n'en revenait pas d'un tel désintéressement mais il se défendait d'accepter, disant que la chose lui paraissait impossible. Sur les instances de l'artiste, il sortit toutefois avec un tableau sous le bras.

Deux jours plus tard cependant l'un des clients de deBelle, qui possédait une collection considérable de ses tableaux et qui continuait d'en acheter, se présentait chez lui et lui déclarait :

— Je voudrais récompenser un ami qui m'a rendu service. Alors j'ai pensé à lui offrir un ou deux de vos pastels.

Après ce préambule, il se mit à inspecter les tableaux qui encombraient l'atelier.

— Je crois qu'il aimerait et qu'il apprécierait ces deux compositions, déclara-t-il après un moment.

Ces œuvres étaient justement celles que le brasseur avait choisies et voulu acheter lors de sa visite.

Comprenant le truc, l'artiste sourit. Evidemment, il ne pouvait refuser de nouveau, bien qu'il sût parfaitement que l'acheteur actuel n'était en réalité que l'agent du fabricant de bière.

Le client s'en alla avec les deux pastels et deBelle avec l'argent qu'il avait reçu se trouva délivré d'embarras pour quelques semaines.

AMATEUR DE BIBELOTS

DEBELLE avait la passion des belles choses. Rien d'étonnant à cela chez un artiste. Un meuble de style, un beau vase, une poterie d'un coloris éclatant avaient le don de l'enthousiasmer et il ne pouvait résister à la tentation de l'acquérir.

En une occasion, comme il se promenait un samedi dans les rues de Londres, il passa devant un magasin d'objets usagés et aperçut dans la vitrine un dressoir qui le fascina complètement. Déjà, il le voyait dans sa salle à manger, portant quelques assiettes décoratives en faïence trouvées ici et là. Le prix du meuble était de cinq livres, juste le montant qu'il avait en poche. En admiration devant le dressoir, il se demandait s'il devait l'acheter ou garder son argent pour se procurer des provisions pour le lendemain. Il hésitait. Le meuble ou manger ? Finalement il acheta le dressoir.

Je n'ai pas connu la suite de l'histoire, comment se passa le dimanche.

Toutefois, deBelle m'a déclaré qu'il connaissait un brave homme de policeman qui était heureux de l'aider dans les moments critiques.

Un autre jour, passant devant une salle de ventes à l'enchère, l'artiste se laissa tenter et acheta un panier rempli de porcelaines : vases, assiettes et chandeliers. Sa joie fut toutefois de courte durée car la cruelle nécessité l'obligea le lendemain à aller porter ces articles au Mont-de-Piété afin de pouvoir souper, ayant dépensé tout ce qu'il avait à l'achat de ces bibelots.

Au cours de toute son existence, deBelle n'a reconnu qu'une supériorité : celle de l'intelligence et du talent. Les détenteurs de titres officiels honorifiques le laissaient parfai-

tement indifférent. Il avait conscience de sa valeur et il ne voyait personne au-dessus de lui.

En une circonstance, alors qu'il se promenait dans les rues de Londres, il vit apparaître, traîné par quatre chevaux conduits par de majestueux cochers, le carrosse royal dans lequel se trouvait la reine Victoria. De chaque côté du parcours la foule, tête découverte, regardait passer avec une déférence marquée la voiture de la souveraine. DeBelle contemplait le spectacle en curieux lorsqu'un gros policeman lui arracha rudement son chapeau de sur la tête pour lui rappeler le respect qu'il devait à "notre gracieuse souveraine".

Depuis quelque temps, la femme de l'artiste souffrait de dépression nerveuse, puis, un jour, elle tomba gravement malade. Croyant qu'elle allait mourir, elle donna à sa fille Nellie les quelques bijoux qu'elle possédait.

— Tu les porteras en souvenir de moi, lui dit-elle en les lui remettant.

Voyant sa compagne si abattue, le peintre désirant lui relever le moral sortit et, voyant une jolie montre dans la vitrine d'un orfèvre qu'il connaissait, entra et en demanda le prix.

— Dix livres, lui répondit-on.

— Gardez-la moi, dit-il. Je reviendrai tout à l'heure.

Aussitôt sorti il courut emprunter une livre à un ami, revint au magasin, donna la petite somme comme acompte et emporta la montre.

L'ENFANT DE L'ATELIER

CE CHAPITRE est une traduction de l'anglais d'une demi-douzaine de feuillets manuscrits du Peintre-Poète. J'ai comblé les lacunes du récit à l'aide de nombreuses notes prises au cours de nos entretiens.

C'est une tradition répandue parmi les artistes qu'il y a des ateliers qui n'apportent que la malchance tandis que d'autres, au contraire, sont de vrais porte-bonheur. C'est vous dire que les artistes sont en grande partie des esprits superstitieux. Sur cette considération, je commence le chapitre "L'Enfant de l'Atelier", qui figurera dans mon livre *Paint, Pomp and Poverty*.

Il y a vingt ans, j'occupais un atelier à Hampstead Heath, Londres. Et aujourd'hui encore, je crois qu'il y avait quelque sort maléfique attaché à ce logement car il ne m'a apporté que des ennuis. L'appartement se composait d'un grand atelier et de quatre autres petites pièces. J'avais laissé un plus grand logis, attiré par le vaste atelier bien éclairé où je me proposais de travailler dans la joie et de créer des œuvres qui seraient le reflet de mon âme.

J'étais un jeune peintre qui luttait pour gagner sa vie, celle d'une aimable compagne et de cinq enfants. Un sixième était attendu dans un avenir très rapproché. Comme d'ordinaire j'avais très peu d'argent car je n'ai jamais pensé au lendemain. Mon art était ma vie et, du moment que je pouvais peindre, je ne songeais pas à l'argent. Il y a des hommes qui vendent leur âme pour de l'or, pour la richesse, mais souvent, dans mon cas, j'échangeais mon âme pour du pain... cédant mes tableaux pour payer mes créanciers.

Peu après m'être installé dans mon nouvel atelier, l'atelier de malchance, mon sixième enfant arriva en ce monde. Je me rappelle cet événement aussi distinctement que s'il s'était produit hier. C'était par une froide nuit de décembre. Le médecin arriva. L'homme était un ami de plusieurs années qui jamais ne se faisait payer ses services par les artistes. Ceux-ci cependant lui donnaient en retour quelques-uns de leurs tableaux.

En entrant il jeta un coup d'œil sur la pauvre chambre glacée où ma femme attendait de donner naissance à un enfant.

— Cette pièce n'est pas du tout ce qu'il faut, dit-il. Permettez que j'arrange les choses et que j'envoie votre femme à l'hôpital. Je paierai moi-même les dépenses.

— Mais docteur, pourquoi ne pas l'installer dans mon atelier, qui est une belle grande chambre ?

— Mon cher ami, vous avez un bel atelier mais permettez-moi de vous dire que, comme hôpital, il n'est pas très hygiénique.

— Bien, docteur, revenez cet après-midi et vous aurez une chambre d'hôpital à votre goût.

Lorsqu'il fut parti, je regardai mon atelier. Des mégots de cigarettes couvraient le plancher, des études couvertes de poussière traînaient sur les meubles, sur les fenêtres, dans tous les coins. Partout c'était le désordre. Jamais je ne permettais à personne, pas même à ma femme, de pénétrer dans mon sanctuaire, là où je travaillais, et, par suite de cet ordre, on n'y avait jamais fait le ménage. Mais je ne me décourageai pas à l'idée de nettoyer la pièce et d'en faire temporairement une chambre d'hôpital, car j'étais bien décidé à ne pas me séparer de ma femme, à ne pas la voir s'éloigner.

Prenant un torchon, une brosse et de la lessive, je me mis à l'ouvrage.

Comme je le lui avais dit, le médecin revint dans le courant de l'après-midi.

— DeBelle, vous avez accompli des prodiges, s'exclama-t-il, l'étonnement peint sur la figure, après un rapide coup d'œil jeté sur la pièce qui était maintenant reluisante de pro-

preté. C'est là une vraie chambre d'hôpital, l'une des meilleures que j'ai vues.

Il n'avait pas la moindre idée que, depuis le matin, j'avais été à genoux sur le plancher, lavant, savonnant, frottant et désinfectant la chambre. Pendant plusieurs jours ce fut l'hôpital. Ce fut une fille qui naquit là. Nous lui donnâmes le nom de Norah, mais en badinant nous l'appelions l'enfant de l'atelier. Elle était le fruit de l'amour et non de la passion. Sa marraine fut Mlle Emy Norah Woodburne, poétesse anglaise bien connue qui écrivit un petit poème en l'honneur de l'Enfant de l'atelier. Il s'intitulait *The Babe in the cradle*.

A ce moment j'avais très peu d'argent. Je m'imagine que je n'en aurai jamais parce que ceux-là qui placent leur âme et ce qui se rapporte à l'âme au-dessus des intérêts matériels sont rarement riches ou fameux de leur vivant. Seule la postérité reconnaît leur mérite.

L'enfant qui venait d'arriver sur la terre reposait dans le berceau que je lui avais façonné de mes mains. Il faisait froid et nous étions sans le sou, pire encore, nous étions endettés. Le laitier refusait de nous laisser avoir d'autre lait avant d'être payé de ce que je lui devais depuis longtemps. Que faire ? Je n'avais pas d'argent. Finalement nous en vîmes à un compromis. Si je lui faisais un tableau, l'homme considérerait ma dette comme payée et me donnerait en plus quelque argent. J'acceptai. Alors, à la hâte, je lui peignis un paysage de neige — mon premier tableau de neige. Mais le laitier se montra exigeant. Après avoir considéré la toile un moment il me dit :

— Je la prendrai si vous y mettez quelques vaches.

Je n'étais pas fier. Je peignis trois vaches paissant dans la neige comme au pâturage. Le laitier parut enchanté. Et je suppose qu'aujourd'hui le tableau orne le mur de sa maison, sur la rue High, à Hampstead.

Non seulement mon atelier était malchanceux mais il était hanté. Maintenant laissez-moi vous dire que je me refuse à croire aux histoires d'apparitions mais, dans le cas qui nous occupe, je suis forcé d'accepter comme véridique le

témoignage de mes trois fils. Ces garçonnetts dormaient ensemble dans une chambre minuscule que j'appelais la boîte à sardines. Elle était si froide que j'avais dû allumer un léger feu dans le petit foyer qu'elle possédait. Le matin qui suivit la naissance de l'Enfant de l'atelier, je trouvai les trois garçons qui avaient dormi dans la Boîte à sardines dans un grand état d'excitation. Dès que je pénétrai dans la chambrette, ils s'agrippèrent à moi et l'aîné me dit :

— Oh ! quel horrible bonhomme avez-vous amené ici la nuit dernière ? Il était si laid ! C'était un personnage avec de longs cheveux et une barbe et il s'est chauffé les mains au feu du foyer.

Je me rappelai alors que, deux ans auparavant, un artiste s'était suicidé dans l'édifice où nous étions. Était-ce dans mon atelier ? Je fis une petite enquête auprès des autres artistes qui avaient leurs ateliers dans le même bâtiment que moi. On m'informa qu'un peintre dont la description correspondait à celle donnée par mes enfants s'était en effet donné la mort dans mon atelier. Ça avait été un atelier de malheur pour lui comme pour moi et, de désespoir, il s'était enlevé la vie. J'empruntai une photographie du défunt et la montrai à mes trois fils. En la voyant, ils s'écrièrent : "Oh ! papa, c'est le vilain homme qui s'est chauffé les mains à notre foyer la nuit dernière."

Je ne pouvais douter de la véracité de leur parole. Indubitablement ils avaient eu une étrange vision.

Comme je traversais une crise extrêmement difficile, qu'il ne me restait pas un sou en poche, je pris l'un de mes tableaux et me rendis chez un camarade, le juif Rosenstein, que j'avais autrefois obligé et lui demandai s'il ne pourrait pas me faire acheter mon pastel par un de ses amis. Rosenstein promit de faire de son mieux. En attendant, comme il n'y avait pas seulement un verre de lait à la maison, je cherchai ce que je pourrais bien aller mettre en gage chez le regrattier. Il y avait bien la montre en or que ma femme m'avait donnée lors de notre mariage mais, lorsque je lui fis part de cette idée, elle refusa énergiquement de me voir me départir de ce souvenir qui lui était très cher. Que faire ? Que trouver ?

Je me creusais la tête, cherchant ce que je pourrais bien aller vendre. Mes chaussures ! Il n'y avait vraiment que cela dont je pouvais disposer. Je partis donc. On me donna trois shillings pour les bottines. Je m'en revenais en pantoufles, pataugeant dans la boue et la neige fondue. En passant devant la maison du camarade Rosenstein j'arrêtai pour savoir si, dans l'intervalle, le tableau que je lui avais confié n'avait pas été vendu. Non, mon pastel n'avait pas été acheté. Découragé au possible, j'allais sortir lorsque j'entendis des sons de cloche dans la rue.

— C'est l'ambulance qui vient chercher mes enfants pour les conduire à l'hôpital, m'annonça le juif Rosenstein. Ils ont la scarlatine.

A ces mots, je restai atterré, assommé.

La scarlatine ! Je ne pouvais maintenant retourner chez moi sans risquer de communiquer à ma femme et aux enfants les germes de la maladie.

Rosenstein savait que c'était moi qui faisais la cuisine et le ménage à la maison, qui prenais soin de ma femme malade, du bébé et du reste de la famille et, malgré cela, il m'avait laissé entrer. J'étais furieux.

A cette heure difficile, je courus chez le médecin qui avait pratiqué l'accouchement et lui racontai la chose. Celui-ci me déclara péremptoirement qu'il ne pouvait me permettre de rentrer à la maison car le danger de contamination était trop grand.

— Il faut de toute nécessité faire désinfecter vos vêtements et prendre un bain d'acide carbonique, déclara-t-il.

Désinfecter mes vêtements ! Mais le complet que je portais était le seul que je possédais en ce monde. Dans les circonstances, je me rendis à l'atelier d'un de mes camarades célibataire où, comme me l'avait recommandé le médecin, je pris un bain d'acide carbonique. Malheureusement je n'avais qu'un habit et je ne pouvais le remettre avant de l'avoir fait désinfecter. Je priai alors mon obligeant ami d'aller chez moi, tout près, de prendre l'un des vêtements de ma femme et de me l'apporter. Ce qu'il fit. J'endossai donc la robe de ma compagne. Ce fut dans ce burlesque déguisement que je ren-

traï chez moi. Presque aussitôt on frappa à ma porte et un messenger me remit un télégramme signé B. et C. Deux dames demandaient si elles pourraient me voir à l'atelier le lendemain après-midi. Je répondis, disant de venir, que je serais là. Mais dans quel embarras je me trouvais ! Je n'avais que la robe de ma femme à me mettre sur le dos. J'allai voir quelques camarades, voisins d'ateliers, leur expliquai la situation et leur demandai de me prêter un vêtement pour une couple d'heures. Hélas ! ils ne possédaient, eux aussi, qu'un unique complet, celui qu'ils portaient. L'un d'eux, journaliste, se rappela toutefois qu'il avait dans le fond de sa commode un habit de soirée qu'il avait revêtu dans le temps pour aller à un bal. La nécessité me força à l'emprunter et à m'en affubler pour recevoir mes visiteuses. Je savais que pareille tenue pour le milieu de l'après-midi n'était pas conforme à l'usage mais c'était le mieux que je pouvais faire. Comme chaussures je portais de grosses bottines brunes et j'avais un épais foulard noir noué autour du cou. Je parcourus ensuite les ateliers de l'immeuble, empruntant des paravents pour diviser mon atelier et isoler le lit dans lequel reposaient ma femme et le nouveau-né. Et je demandai au ciel que l'enfant ne se mette pas à pleurer pendant la visite qui devait arriver d'un moment à l'autre. Dans cette attente, je me tenais à la fenêtre, regardant les passants dans la rue lorsque je vis arriver un somptueux équipage qui arrêta devant la porte de l'édifice. Deux dames descendirent de la voiture et deux minutes plus tard elles frappaient à ma porte. J'appris par la suite que c'était la comtesse B. et lady C., l'une des dames d'honneur de la reine. Si elles furent étonnées de me voir à cette heure en costume de soirée, elles n'en laissèrent rien paraître. Pour tout dire elles furent absolument charmantes. Très à leur aise, elles examinèrent mes tableaux. De temps à autre derrière les paravents l'on entendait les vagissements de l'enfant dans le lit avec sa mère. Finalement les visiteuses arrêtaient leur choix sur trois tableaux et s'informèrent du prix. Je mentionnai un chiffre très bas car je craignais de manquer une vente si je demandais une forte somme. A ma grande surprise les deux dames me déclarèrent que je ne m'enten-

dais pas du tout à vendre et que je méconnaissais la valeur de mes œuvres.

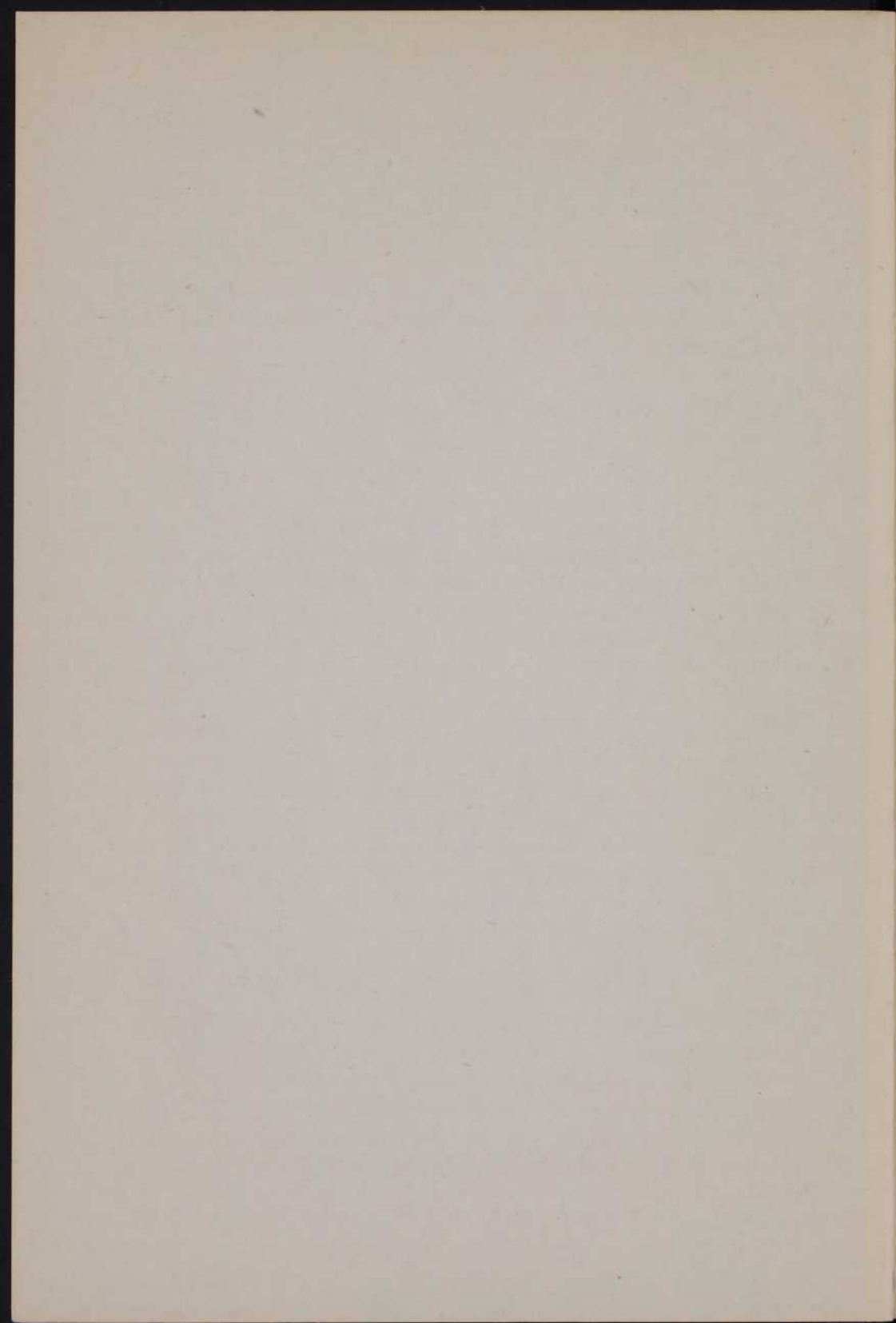
— Laissez-nous décider nous-mêmes du prix, dirent-elles.

Puis elles me prièrent de leur confier les trois pastels pour la journée, disant qu'elles m'enverraient un chèque le lendemain matin. Je sortis pour aller les reconduire. Je les vis monter dans leur carrosse armorié sur le siège duquel se trouvaient deux imposants et majestueux cochers en livrée et deux laquais raides comme des statues à l'arrière.

Le jour suivant, dans la matinée, un messenger m'apporta un chèque de deux cents livres. Et j'avais demandé moins du quart de cette somme ! Une lettre accompagnait l'envoi, m'invitant à prendre le thé avec ces dames le jour suivant. Je me rendis à l'adresse indiquée, pris le thé et reçus une commande pour faire le portrait de la petite fille de l'une des dames et celui de la mère de l'autre. L'excitation et l'émotion causées par tout cet argent que j'avais reçu et par l'encouragement que l'on m'accordait furent cause que je me sentis malade. Pour me remettre, les deux dames me conduisirent à leur maison de campagne où elles me prodiguèrent toutes sortes de bontés.

Alors que la prospérité commençait à me sourire, j'abandonnai mon atelier malchanceux et allai m'établir à Chelsea.

Trois ans plus tard, je partais pour le Canada.



CONSEIL D'UN OPPORTUNISTE

LA VISITE des deux grandes dames à l'atelier de deBelle eut pour ce dernier et sa famille de très heureux résultats. Celles-ci le mirent en relations avec d'autres membres de l'aristocratie anglaise qui lui achetèrent des tableaux, lui firent faire leurs portraits et lui accordèrent un généreux encouragement. Pendant quelque temps l'artiste connut la vogue, eut une vision des grandeurs et la satisfaction de voir son talent reconnu dans les hautes sphères. Après les jours de misère, la précaire existence de bohème qu'il menait depuis longtemps, il vécut pendant une certaine période une vie facile, aisée, confortable. Du jour au lendemain il était devenu le peintre de la haute société, recevait ses faveurs.

Le peintre Barcaly, âgé de quatre-vingts ans, qui avait l'expérience de la vie, lui dit un jour :

— DeBelle, vous êtes à ce moment l'artiste à la mode. Les belles dames vous recherchent, vous adulent, ne songent qu'à vous faire peindre leurs portraits. Profitez-en. Sachez ce qu'il faut faire pour que cela continue. Couchez avec elles. Si vous agissez ainsi, vous deviendrez riche. Mais comme je sais que tout probablement vous n'en ferez rien, demandez-leur le plus haut prix possible pour votre travail. Vous l'obtiendrez, mais pas longtemps, car lorsqu'elles constateront qu'elles n'exercent pas de séduction sur vous elles vous mettront au rancart, vous serez fini et vous retombez à votre vie de misère.

Ainsi parlait un vieil homme, qui avait vécu et qui connaissait le monde, ses faiblesses et ses vanités.

Sir Arthur Cope, un ami du Peintre-Poète, qui avait fait les portraits d'Edouard VII, du prince de Galles, du

Kaiser, lui déclarait : "Ah ! mon cher deBelle, si je pouvais peindre comme vous, que je serais heureux ! Je connaîtrais la gloire et je serais millionnaire."

Mais le destin de Charles deBelle le condamnait à rester pauvre.

L'ARTISTE ARRIVE AU PAYS

CHARLES DEBELLE arriva au Canada en 1911.

A trente-huit ans, il avait quitté ses nobles protectrices, ses camarades, ses amis, son atelier de Chelsea, sa patrie d'adoption, où il avait connu la misère et le succès, pour aller recommencer sa vie dans un pays étranger. Le motif de cette décision il ne l'a jamais révélé.

L'artiste vint s'établir à Montréal. Il débarqua ici avec sa femme, ses six enfants et très peu d'argent. Tout d'abord il s'installa avec sa nichée au N° 1261, rue Saint-Hubert, près Rachel, louant une couple de pièces chez une dame Lebouthillier. Ce fut une période difficile pour le nouveau venu. Tant bien que mal il réussit à subsister. Une couple de lettres d'introduction qu'on lui avait remises avant son départ lui permirent de faire quelques connaissances qui lui furent fort utiles par la suite. Bientôt il fut forcé de se trouver un logis un peu plus vaste car les deux chambres qu'il occupait étaient trop étroites pour tout son monde. Il loua alors la maison portant le N° 705, rue Saint-Hubert, près Sherbrooke. C'est là qu'il habitait lorsqu'il donna sa première exposition en notre ville. Elle eut lieu aux salles de Scott & Son, les plus importants marchands de tableaux et encadreurs de la métropole à cette époque, en 1913. Cette exposition fut toute une révélation pour les amateurs d'art canadiens. Elle apportait une note nouvelle, originale, absolument différente de tout ce qu'on avait vu jusque là, et proclamait hautement que le peintre était doué d'un tempérament poétique et que sa source d'inspiration était très élevée. La pièce la plus importante était un pastel intitulé *Maiden's Prayer*. La figure de la jeune fille penchée en prière était

d'une pureté, d'une douceur incomparables. C'était une œuvre d'une grande beauté et d'un sentiment exquis. L'exposition se composait d'une cinquantaine de pastels tous empreints d'une forte personnalité. Lorsqu'elle prit fin, l'artiste pour me témoigner sa gratitude de ce que j'avais écrit un article sur ses tableaux me fit cadeau d'un pastel représentant la figure du Christ, figure de rêveur, de mystique, de poète, figure d'une infinie douceur que caractérisaient des yeux d'un bleu étrange, qui semblaient pénétrer jusqu'à l'âme. C'est la plus belle image de Jésus que j'ai jamais vue.

En 1913, alors qu'il demeurait rue Saint-Hubert, deBelle reçut un jour la visite d'un jeune Anglais qui avait entendu parler de lui et qui était désireux de le connaître et de voir ses œuvres. L'artiste le reçut très cordialement et causa avec lui pendant près d'une heure. Avant de partir, l'étranger expliqua qu'il aimerait à acheter tel pastel qui le ravissait mais que la chose lui était impossible dans le moment, le salaire qu'il recevait suffisant tout juste à le faire vivre. Chaque année cependant, à la Noël, son père lui envoyait un mandat et il se promettait bien d'employer cet argent à acheter à cette époque un tableau de l'artiste.

Vers les derniers jours de décembre, le jeune Anglais revint chez deBelle et l'informa qu'il venait justement de recevoir le mandat-poste envoyé par son père et qu'il venait chercher le pastel qu'il avait choisi lors de sa première visite.

L'artiste regarda longuement le jeune homme, considéra le vêtement encore propre mais élimé qu'il lui avait vu lorsqu'il était venu pour la première fois dans son atelier. Silencieusement il enveloppa le pastel, le remit à son jeune ami, et, lorsque celui-ci lui tendit les billets de banque, il les repoussa doucement, disant : "Gardez cet argent et allez vous acheter un complet neuf. Quant au pastel, je vous le donne avec plaisir, avec mes meilleurs souhaits."

Au cours de l'hiver de 1913, la famille de l'artiste, déjà nombreuse, s'accrut encore, un garçon venant prendre place dans le cercle de ses frères et sœurs. Ce devait être le dernier. DeBelle avait maintenant sept enfants.

ARTISTE AU GRAND COEUR

AU PRINTEMPS de 1913, deBelle abandonna son logis de la rue Saint-Hubert et s'en fut demeurer à Notre-Dame-de-Grâce, où il avait loué l'avant-dernière maison du boulevard Décarie, alors une nouvelle artère de la grande ville. A cet endroit, deBelle vécut de dures années car ce fut la guerre. Tout le monde ne pensait qu'à la guerre et tout l'argent allait à la guerre. L'art était absolument oublié. L'artiste continuait de créer d'admirables tableaux mais il n'y avait pratiquement pas d'acheteurs. Vers la Noël de 1914, les amis de l'artiste se rappelant qu'il avait une famille de sept enfants et que les conditions étaient extrêmement difficiles pour lui, lui envoyèrent avec leurs souhaits un assortiment de provisions de tout genre. Ainsi, il reçut trois dindes, un gros jambon, des boîtes de biscuits, quantité de conserves, des boîtes de fruits, un baril de pommes, etc.

Certes, recevoir c'était agréable, mais donner l'était encore davantage. Aussi, le 24 décembre au soir, deBelle se chargea d'un lot des victuailles qu'il avait reçues et alla les distribuer à ses voisins, voulant qu'eux aussi fussent heureux et mangeassent dans la joie. Sur les trois dindes qu'il avait reçues, il n'en garda qu'une pour le repas de famille et donna les deux autres. Certes, l'idée était belle, noble, et montrait le grand cœur de l'artiste mais, au fond, elle était peu pratique car il fallait se rappeler que Noël aurait un lendemain, lendemain qui serait suivi de bien d'autres jours où il faudrait manger. En outre, ces voisins qui bénéficiaient des largesses et de la générosité de l'artiste étaient pour la plupart des gens qui travaillaient aux munitions, des ouvriers qui recevaient un salaire de huit à dix piastres par jour et qui, par

conséquent, étaient capables de se payer tous les plats et toutes les friandises possibles. Mais deBelle ne raisonnait pas ainsi. Il ne songeait qu'à la joie de partager, de donner, et il se départit de la majeure partie des dons que ses amis lui avaient envoyés.

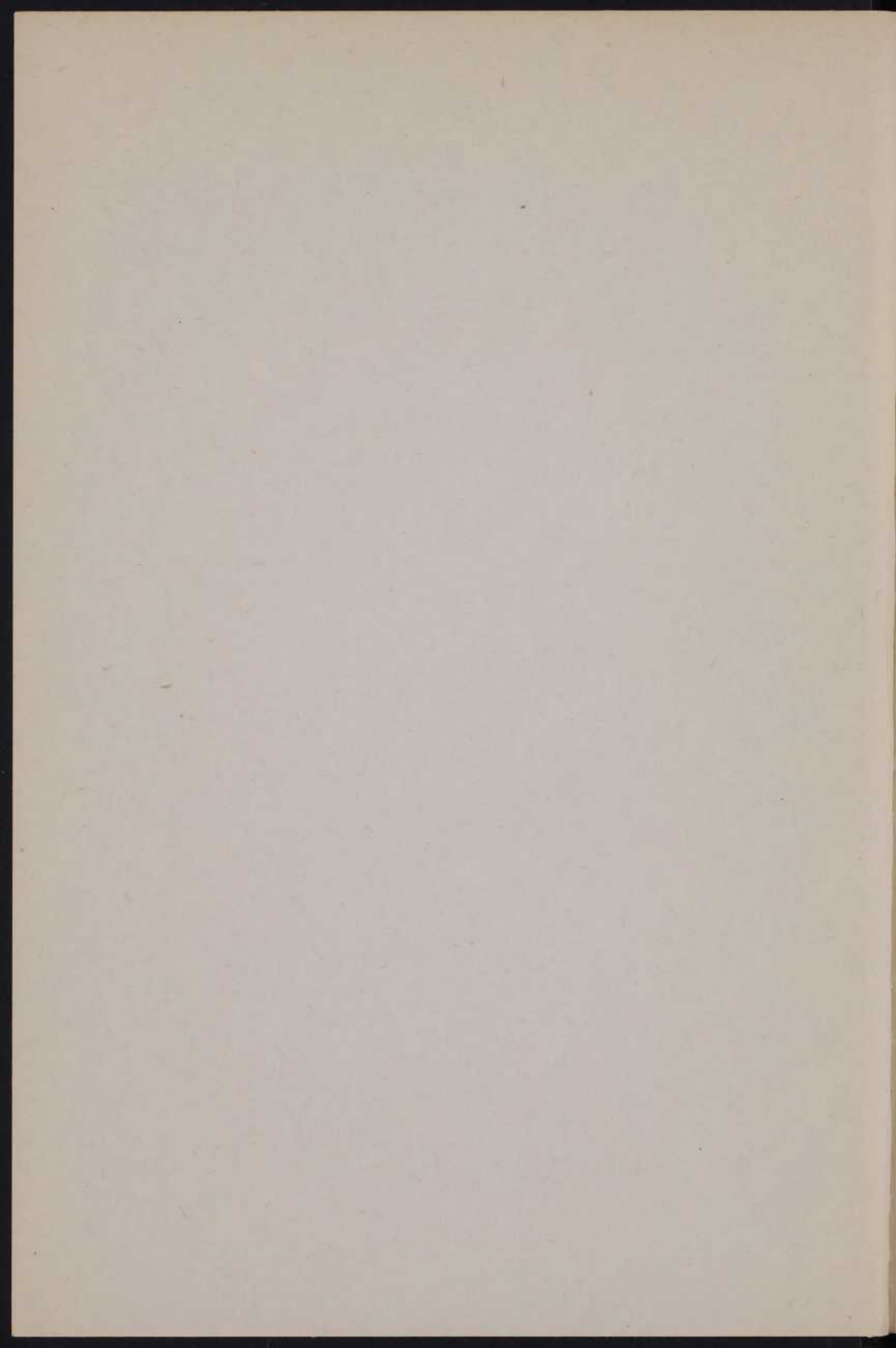
Aux jours d'été, la famille de l'artiste se trouvait pratiquement à la campagne dans sa maison du boulevard Décarie. Les résidences étaient éloignées les unes des autres et, en arrière, c'était la prairie et, plus loin, un bois. Les enfants pouvaient jouer là en toute liberté et en toute sécurité. Le mélange de races qui se rencontrait dans cette famille avait produit des enfants d'une rare beauté, trois surtout, Louis, l'aîné des garçons, et Polly et Nora, les deux plus jeunes des filles. Je me souviendrai toujours d'une visite que je fis à l'artiste un samedi de mai. Près d'un prunier fleuri le peintre contemplait avec un intérêt marqué un petit ruisseau gonflé par les pluies du printemps, qui allait se perdre dans le bois, tandis qu'à quelques pas, les deux fillettes de quatre et cinq ans cueillaient des fleurs sauvages dans la prairie ensoleillée. La vue de ces deux ravissantes têtes blondes aux yeux bleus, aux traits d'une extrême finesse, était une vision enchantresse. On ne pouvait s'imaginer que tant de charme, de grâce et de beauté fussent ainsi réunis. Jamais de toute ma vie je n'ai vu deux êtres aussi franchement adorables. Cette minute est restée à jamais gravée dans mon imagination. Il n'est pas étonnant qu'avec de pareils modèles et avec le talent qu'il possédait l'artiste ait créé des œuvres d'une incomparable séduction.

Quant à Louis, l'aîné de la famille, c'était à seize ou dix-sept ans, un garçon brun, délicat, d'une exceptionnelle beauté un peu languide, très épris de littérature, qui connaissait tous les grands écrivains anglais et qui était un enthousiaste admirateur du conteur russe Anton Tchekhov. Il rêvait à ce moment de se rendre à Hollywood. Un jour qu'une jeune femme était entrée pour un moment dans mon bureau, le fils de l'artiste, envoyé par son père, arriva à son tour. Il ne resta qu'une couple de minutes, s'acquittant simplement du message qu'on lui avait confié.

— Que dites-vous de ce jeune homme ? demandai-je à ma visiteuse dès qu'il fut sorti.

— Ce n'est pas un homme. C'est un demi-dieu. Puis, dans un élan de brutale franchise, elle ajouta :

— Moi, ce que j'aime, c'est un homme.



EXPOSITION PENDANT LA GUERRE

EN DECEMBRE 1916, lors de la première Grande Guerre, deBelle donna une exposition de ses œuvres à Boston. Les journaux américains firent les plus grands éloges des pastels de l'artiste, proclamèrent bien haut son talent et son originalité. Des revues d'art s'occupèrent de lui, publièrent des articles extrêmement flatteurs pour le peintre, mais le résultat pratique fut pitoyable. Les ventes ne suffirent pas à payer les frais.

Avec le concours de Mlle Patricia Irwin, femme d'une haute intelligence et d'un grand cœur, deBelle organisa une autre exposition à Montréal. Elle eut lieu aux salons même de Mlle Irwin. Sir Wm. Van Horne, un connaisseur et un mécène, en fit l'ouverture. Des invitations avaient été envoyées à tous les amis de l'artiste. Ceux-ci vinrent voir les tableaux, les admirèrent fort mais oublièrent d'acheter.

L'exposition devait durer quinze jours mais, comme au bout d'une semaine il n'y avait pas encore un seul pastel de vendu, l'artiste, découragé par l'apathie et l'indifférence générales, indigné de la manière d'agir de ceux-là qui se prétendaient ses amis, décida de la terminer brusquement. "Ces gens-là profanent mes tableaux", déclarait-il à un ami, en parlant des visiteurs, "et je vais donner ordre immédiatement de faire décrocher mes cadres et de les faire transporter chez moi".

Mlle Irwin l'en dissuada cependant, le consola, l'encouragea et obtint son consentement de continuer l'exposition pendant une autre semaine encore. Pendant ce temps l'artiste traversait une période de détresse lamentable. Il devait à l'épicier, au laitier ; il n'y avait plus de charbon à la maison

et l'on se trouvait au cœur de l'hiver. Que faire ? Le peintre avait bien encore la montre en or dont sa femme lui avait fait présent mais il ne pouvait se séparer de ce souvenir cher entre tous. Sa compagne lui remit alors une bague qu'il lui avait offerte comme cadeau de Noël en des jours meilleurs et il alla la vendre. Le même jour il apprenait que trois tableaux avaient été vendus.

Presque immédiatement après la vente du premier pastel arriva un jeune médecin, qui manifesta hautement son admiration pour le génie de l'artiste. Il s'informa du prix d'un petit paysage.

— C'est quatre-vingts piastres, répondit Mlle Irwin.

— C'est que mes ressources sont bien modestes. En réalité, je suis très pauvre et je ne saurais donner plus de quarante piastres.

Mlle Irwin téléphona à l'artiste.

— Il y a ici, dit-elle, un jeune médecin qui admire fort vos tableaux mais il est pauvre. Il en a choisi un qui est marqué quatre-vingt dollars mais il ne peut pas payer plus de quarante dollars. Que dois-je faire ?

— Donnez-lui le tableau pour rien, répondit deBelle à l'autre bout de la ligne.

A la fin de la semaine onze pastels avaient été achetés par des connaisseurs. Ils rapportaient environ un millier de piastres à l'artiste.

"Tous mes amis ont donné leur argent au Fonds Patriotique et à la société de la Croix-Rouge", déclarait deBelle à un confident. "Tous ceux qui ont acheté étaient des étrangers qui n'avaient pas même reçu d'invitation."

Et comme le confident lui reprochait amicalement de ne pas lui avoir fait connaître sa situation précaire, l'artiste déclara : "Non, je n'ai jamais fait cela. C'est justement lorsque le besoin est le plus grand que l'aide est le plus proche." Et d'un ton plus bas il ajouta : "Dieu ne m'a jamais abandonné. Voici quarante-deux ans qu'il me protège et je compte bien qu'il continuera de veiller sur moi. Quant à ma femme, je lui achèterai une autre bague et une plus belle que celle que j'ai dû vendre."

Les deux plus remarquables et plus importants morceaux de la collection de pastels réunis chez Mlle Irwin étaient *Gethsémani* et *Jésus, soutien de la veuve et de l'orphelin*. Dans cette dernière composition inspirée par les drames de la guerre, l'on voit le Christ enveloppé d'une tunique blanchâtre et la tête penchée, courbée, comme si elle allait s'affaïsser, soutenant une malheureuse veuve, éplorée, toute ployée par la douleur, qui se dirige vers la tombe de son mari, sur laquelle se projette la dernière lueur du soleil qui vient de disparaître. A la gauche de Jésus qui le tient par la main est un jeune enfant qui ne réalise pas à son âge le triste sort de l'orphelin. Une immense pitié, une détresse qui serre le cœur, qui l'étreint, se dégage de cette œuvre magistrale qui, toutefois, ne trouva pas d'acheteur.

Tout comme les hommes, les tableaux ont leur destinée. L'image douloureuse et tragique de Jésus soutenant la veuve et l'orphelin eut aussi la sienne. Au mois de novembre de l'année suivante, alors que les rigueurs de l'hiver se faisaient sentir, l'artiste vint me voir à mon bureau, son tableau sous le bras.

— Ne connaîtriez-vous pas quelqu'un qui m'achèterait mon pastel *Jésus, soutien de la veuve et de l'orphelin* ? Vous savez, c'est l'hiver, je n'ai pas de charbon à la maison et j'ai besoin d'argent. Je le laisserais aller pour...

Ici l'artiste nomma un prix quasi nominal.

— J'achète votre tableau, répondis-je dans un élan de désir.

— Non, je ne voudrais pas vous dépouiller, car je m'imagine bien que vous aussi vous avez vos difficultés.

— Puisque vous offrez un "bargain" laissez un ami en profiter plutôt qu'un étranger, dis-je au peintre.

Et, sur-le-champ, je lui comptai les quelques billets de banque demandés. Voilà comment la maison d'un modeste journaliste abrite l'un des plus beaux pastels créés par Charles deBelle.

Et pour montrer une fois de plus la grande générosité du peintre, j'ajouterai qu'à l'époque des fêtes son fils m'ap-

porta de la part de son père et avec ses meilleurs souhaits le pastel *Gethsemani* comme cadeau de Noël.

Souvent, dans le passé, je songeais que si quelqu'un se présentait chez moi et déposait cinq mille piastres en or sur ma table en me disant : "Voici le prix de votre tableau *Jésus, soutien de la veuve et de l'orphelin*, je lui aurais répondu : "Je n'ai que faire de votre or car rien de ce que je pourrais acheter avec cette somme ne saurait me donner la moitié du contentement que j'éprouve chaque jour à contempler cette image."

VISIONS DE RÊVE

Les scènes de l'enfance, qui sont comme la spécialité de deBelle, ces scènes dont il a le secret, forment une partie très importante de son œuvre. Peints avec des tons extrêmement délicats, ces groupes d'enfants, d'une angélique beauté, jouant dans des jardins de fleurs ou dansant des rondes, sont des visions de rêve, des visions qui nous entr'ouvrent les portes d'un monde idéal où règne l'éternelle jeunesse. Chacun de ses pastels est un poème d'un charme, d'une douceur et d'une paix qui nous élève, semble-t-il, au-dessus de la terre. L'enfance telle que nous la montre deBelle est une création de beauté, de pureté, qui exalte l'âme comme le son des cloches dans un matin ensoleillé. Le Peintre-Poète possède au suprême degré l'art difficile de rendre la grâce exquise de l'enfance. Toutes ces ravissantes figures aux tons si doux, à l'expression si pure qui fleurissent ses pastels semblent des êtres créés pour la joie, le bonheur et l'immortalité. L'un de ces tableaux dans une pièce est comme un radieux sourire qui ensoleille les jours les plus sombres et les plus tristes, est une vision qui caresse et qui console. On sent que l'artiste a mis toute son âme dans ces délicieuses créations qui nous apportent à chaque heure un message d'allégresse et de félicité.

DeBelle est aussi le peintre par excellence de l'amour maternel. Nul comme lui ne peut exprimer la tendresse de la mère, cette tendresse jaillie de tout l'être pour l'enfant qui est sa joie, son espoir. Je songe souvent à ce tableau intitulé *Madone*, à la figure douce et pure, d'une idéale beauté, tenant son enfant dans ses bras et lui donnant le sublime baiser maternel. Une émotion profonde nous étreint devant cette

image qui nous dit tout l'amour de la mère, le plus grand qui soit sur la terre.

Dans le même genre il faut citer *Maternité*, qui est parmi les œuvres les plus parfaites du Peintre-Poète. Une jeune femme à la figure d'une douceur infinie, d'une pureté céleste, au regard d'une immense profondeur, semble entrevoir une vision, la vision de la maternité future, et ses mains font déjà le geste de presser sur sa poitrine l'enfant dont elle rêve. Cette figure calme et grave, d'une incomparable beauté, est comme auréolée, semble projeter des reflets lumineux. Ce pastel peut être qualifié de chef-d'œuvre.

Dans ses paysages, Charles deBelle ne se borne pas à représenter tel ou tel coin de terre. L'artiste anime la nature, il la transfigure pour ainsi dire, et lui communique tous les sentiments dont son âme est vibrante. La neige qu'il nous montre n'est pas seulement de la neige. Selon qu'il le désire, elle devient dans son tableau l'image de la joie, de la tristesse, du silence, du recueillement ; elle devient une prière, une harmonie, elle est un merveilleux poème. De même pour ses arbres. Ils ne sont pas simplement un orme, un platane, un pin, un sapin. L'artiste leur communique une vie spéciale. Ils sont les ancêtres, les fantômes, les amis silencieux ; ils symbolisent l'été, la nature, puis leur masse sombre, obscure, pleine de mystère, devient le Bois Hanté. Toujours et partout Charles deBelle prête à la nature l'âme poétique qui est en lui. Grâce à ce don prodigieux d'imagination, les œuvres de l'artiste ont un cachet d'originalité que l'on ne rencontre nulle part ailleurs.

Esprit profondément religieux, chrétien convaincu qui fait songer aux fidèles de la primitive église, Charles deBelle a peint de nombreuses figures du Christ qui, par la pureté et la douceur de l'expression, le souffle spirituel qui les anime et l'émotion qu'elles dégagent, mériteraient d'être placées dans de nobles chapelles où les âmes possédées par le sentiment du divin pourraient aller prier et s'inspirer.

J'ai, accroché au mur de ma bibliothèque, un pastel de Charles deBelle qui est l'une des œuvres les plus fortement senties qu'on puisse imaginer. Elle est intitulée *Gethsémani*.

C'est l'image de Jésus dans le Jardin des Oliviers. Impossible de contempler ce tableau sans être profondément remué, sans avoir l'âme bouleversée par l'immense détresse qui se dégage de cette composition exécutée par un artiste dont l'esprit est pétri de mysticisme et illuminé par une foi ardente. Cette œuvre est d'une extrême simplicité. Un seul personnage : Jésus. Le peintre a supprimé toutes les figures inutiles, tous les accessoires. Les vieux oliviers du jardin, les disciples endormis, l'escouade de soldats venant arrêter le jeune thaumaturge, rien de tout cela. Seulement un homme ou, plutôt, un fantôme, car comment désigner autrement cette forme solitaire, à la tête penchée sur la poitrine, qui va dans les ténèbres de la nuit ? L'on ne distingue pas la figure. L'on voit seulement une ombre pâle enveloppée d'une longue robe et dont la tête courbée comme par un découragement, un désespoir sans nom, s'affaisse comme une fleur fanée. C'est là une vision angoissante au possible car ce corps qui fléchit, on le sent déjà en route vers le calvaire, on pressent ses chutes prochaines. Et dans cette tête si lourde, si lourde qu'elle semble devoir entraîner le corps vers le sol, il y a déjà la prescience de la trahison, du reniement, de la flagellation, du couronnement d'épines, du crucifiement et de l'agonie si douloureuse sur le Golgotha. Toute la Passion tient dans cette figure penchée du Christ qui, dans le Jardin des Oliviers, connut toute l'effroyable angoisse humaine et que l'on croit entendre murmurer dans l'ombre : "Mon père, éloignez de moi ce calice."

L'immense pitié qui est au cœur du Peintre-Poète a été exprimée à maintes reprises par ses visions de déshérités de la vie, de déçus, d'infortunés qui traînent de par le monde leurs malheurs et leurs misères. C'est un cortège de personnages à la tête courbée, ployée par la destinée. En tête vient le Christ ; viennent ensuite les errants, les pèlerins, les abandonnés, ceux qui méditent. Après avoir dit que deBelle est le peintre de la joie, on peut dire avec autant de vérité qu'il est le peintre de la souffrance, de la détresse. Dans son œuvre les âmes douloureuses sont légion. Voici l'un de ces tableaux que j'ai devant moi : dans le soir gris et blême qui tombe

sur la campagne, deux êtres, l'homme et la femme, sont arrêtés sur la route. Ils sont vieux, laids et miséreux. Ils ont marché tout le jour et sont las, exténués. Appuyé sur son bâton, le corps légèrement penché en avant, l'homme, enveloppé de lamentables loques et la tête nue, regarde devant lui. Son masque effroyablement douloureux, révèle une existence de rebuté et de paria. Il interroge anxieusement l'espace. Où trouvera-t-il le souper et le gîte ce soir ? Troublant et difficile problème qui est le problème quotidien. La morne et douloureuse expression que l'on voit sur sa figure nous montre clairement qu'il n'espère rien. On le sent par habitude résigné à son sort, à sa misère. A côté de lui, sa compagne, la chair douloureuse, les jambes rompues de fatigue et les pieds meurtris, semble vouloir s'affaïsser. Elle est si épuisée qu'elle ne peut plus avancer. Elle va choir. Et le soir couleur de cendre, sans un seul rayon, enveloppe les deux malheureux...

LE SOUVENIR DE SA MÈRE

DEBELLE avait un culte pour la mémoire de sa mère. Pendant toute sa vie il l'a entourée d'un sentiment d'amour et de vénération que les années n'ont pu affaiblir. Il la voyait nimbée d'un halo, la tête ceinte d'une auréole. Pour lui elle était l'être par excellence. En une occasion, alors que je l'avais trouvé déprimé et malade : "Je serais heureux de mourir, car je retrouverais ma mère", me dit-il pendant que des larmes roulaient sur sa figure. Peut-être l'artiste gardait-il en lui le souvenir de certaines scènes pénibles dont il aurait été témoin dans son jeune âge dans la maison paternelle, entre le père alcoolique et la mère si tendre, si douce, si raffinée. Cela, deBelle n'en a jamais parlé, mais on peut le deviner et, plaignant sa mère, il lui avait voué une ardente dévotion et gardait d'elle une image qu'il avait placée dans son cœur comme sur un autel. Nul doute qu'elle a été sa plus pure et sa plus noble inspiration. C'est sûrement en pensant à sa mère que l'artiste a créé ces nombreuses et exquises compositions montrant une jeune femme tenant avec tendresse un enfant dans ses bras. Aux heures sombres, difficiles, il se tournait vers elle, il y pensait dans ses troubles, ses embarras, comme si elle eût pu l'aider, le protéger. Le souvenir de cette mère aimée le réconfortait, lui donnait un nouveau courage pour affronter et surmonter les obstacles qu'il rencontrait si fréquemment sur sa route.

Les artistes ne comprennent pas les choses de la même manière que le commun des mortels. Ils ont des raffinements, des délicatesses que nous ignorons. J'en ai eu la preuve un jour. Le sculpteur Laliberté, qui possède une remarquable collection de tableaux par les meilleurs peintres canadiens,

désirait depuis longtemps avoir une couple de pastels de Charles deBelle dont il admirait fort le talent. Toutefois la transaction mercantile, l'échange de la main à la main des tableaux et de l'argent lui répugnait terriblement.

— Nous sommes deux artistes et il ne devrait pas y avoir d'arrangement monétaire entre nous, me déclara-t-il. Si vous vouliez servir d'intermédiaire, j'en serais très heureux. Ainsi fut fait. J'accompagnai Laliberté chez deBelle. Avant notre départ il m'avait confié un montant considérable. "Vous demanderez le prix des tableaux et vous paierez", me dit-il. Arrivés chez l'artiste, Laliberté examina les pastels et en choisit deux. Tel que convenu, j'en demandai le prix. Là-dessus je pris les billets de banque que le sculpteur m'avait donnés et je remis à deBelle la somme qu'il demandait. De la sorte tout le monde se trouva satisfait. Laliberté avait ses deux tableaux, deBelle avait reçu un argent dont il avait grand besoin, et moi, enchanté d'avoir servi d'intermédiaire entre deux grands artistes.

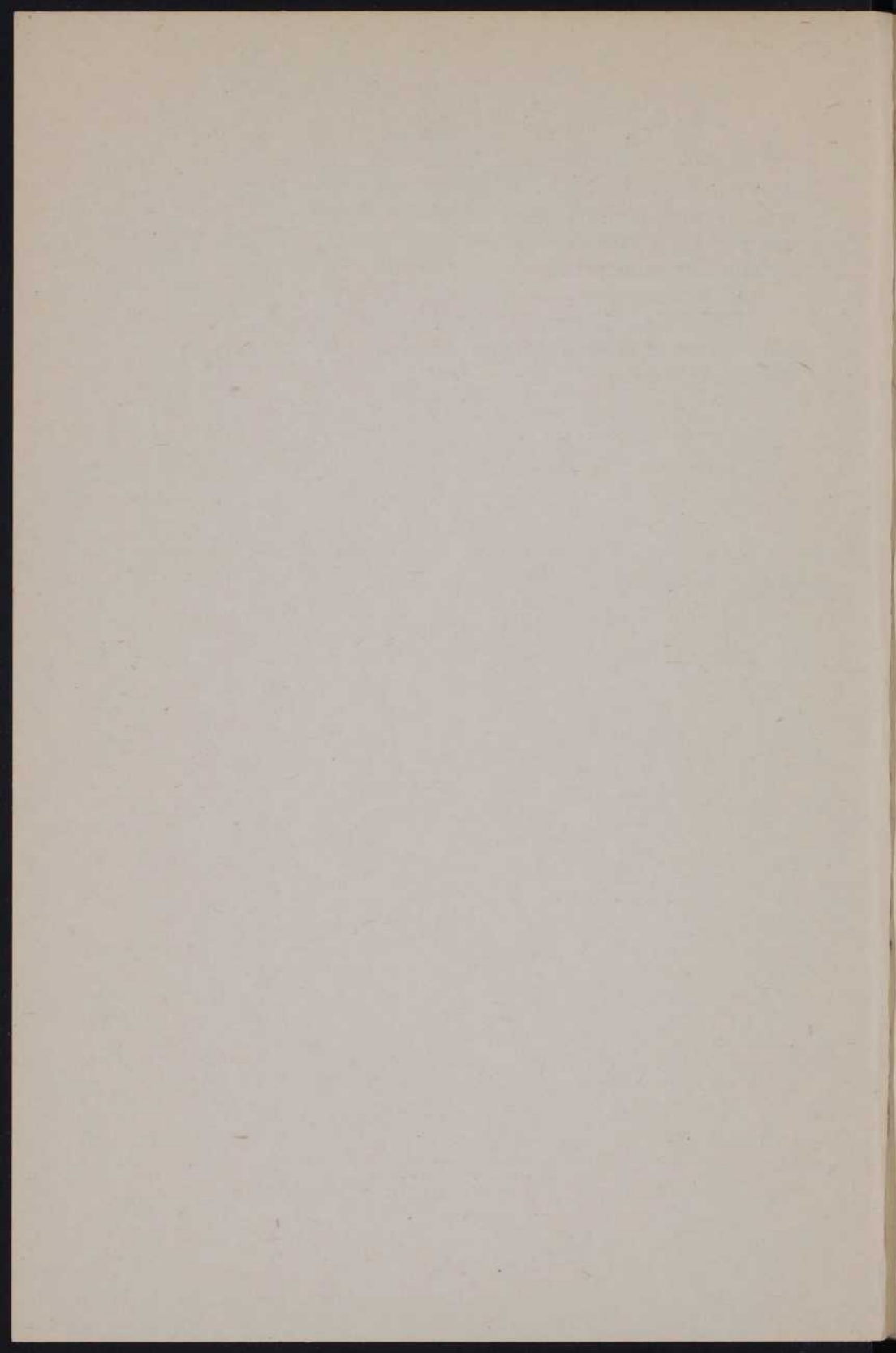
Voilà bien des complications, direz-vous, mais tout de même, il fait plaisir, à notre époque d'égoïsme forcené, de lutte brutale, féroce, de rencontrer tant de délicatesse d'esprit, de noblesse de caractère.

Une année que j'avais rendu visite au Peintre-Poète à l'époque des fêtes, il me fit cadeau d'un petit pastel représentant le crucifiement. C'est une œuvre d'une grande simplicité mais émouvante et tragique au possible. Comme dans nombre de scènes déjà traitées par une foule d'autres artistes, deBelle a éliminé tous les détails qui égarent la pensée et nuisent à l'unité du drame. Ainsi, il a supprimé les deux larrons, la troupe des soldats romains, les saintes femmes, etc. L'on ne voit même pas la croix, la couronne d'épines, les mains et les pieds transpercés par les clous, le côté troué par la lance. Simplement l'Homme-Dieu, la tête inclinée en avant, le corps enveloppé d'un voile blanchâtre, les yeux clos, les cheveux et la barbe souillés, collés par le sang et emmêlés sur la figure, qui exprime la torture subie et la souffrance arrivée à son paroxysme. La position du supplicié est celle d'un homme en croix, mais celle-ci, on la devine seulement par les

bras tendus supportant le poids du corps. Il y a là le Crucifié qui, au prix de souffrances inouïes, meurt pour racheter le genre humain dans une agonie rendue avec un réalisme d'une extraordinaire intensité.

C'est sûrement là un petit chef-d'œuvre.

DeBelle a créé un très grand nombre de petits tableaux. Mais il faut se rappeler qu'une monnaie d'or vaut plus qu'un tas de gros sous.



SEMEUR DE JOIE

DEBELLE déclarait que sa mère avait l'âme du Christ mais, lui-même, avait l'âme de sa mère. Il vivait suivant les préceptes de Jésus et, sans vaines et stériles pratiques extérieures, il était l'un des plus fidèles disciples du Pasteur des âmes. Son cœur débordait d'amour et de charité pour les pauvres, les déshérités. Pauvre lui-même, il manifestait cependant à leur égard une incroyable générosité.

Une année, la veille de Noël, deux amis de deBelle, désireux d'orner leur demeure d'un de ses pastels et d'aider en même temps cet artiste d'une valeur exceptionnelle, se rendirent chez lui après le dîner. Ils causèrent, admirèrent les œuvres qui remplissaient l'atelier, et, après quelques hésitations, firent leur choix, achetant chacun un tableau de \$125. Puis, enchantés de leur acquisition et de l'encouragement qu'ils venaient de donner au peintre, ils prirent le chemin de leur home.

Nanti d'une petite fortune, l'artiste sortit peu après et descendit en ville, se rendant dans le quartier des grands magasins. L'âme déjà remplie d'allégresse, à la pensée de faire des heureux, il allait, regardant et scrutant les figures penchées vers les vitrines, des figures hypnotisées par le désir, dans bien des cas irréalisable, par l'envie des belles choses exposées là. Lorsqu'il se rendait compte par la mise de la personne qu'elle ne pourrait contenter ce désir, il l'abordait et l'invitait à entrer avec lui au magasin pour acquérir ce qui faisait l'objet de sa convoitise. Des enfants, de pauvres femmes, des hommes âgés que le sort et la vie avaient malmenés virent ainsi leurs rêves réalisés par la générosité d'un inconnu. Deux heures plus tard, deBelle rentrait chez lui les mains

vides mais le cœur inondé de bonheur car il avait fait une vingtaine d'heureux, mais lui-même l'était infiniment plus que tous ceux-là car sa joie consistait à créer du bonheur.

DeBelle est mort pauvre, mais cela n'a rien d'étonnant car il était la générosité même et l'argent qu'il recevait s'en allait plus vite qu'il n'était venu.

Un autre jour, voyant deux pauvres enfants, un garçon et une fillette arrêtés devant un magasin de jouets, il entendit la petite déclarer : "Si on avait de l'argent, hein ! moi j'achèterais cette poupée-là. — Et moi, ce pompier avec sa voiture", fit le garçonnet. Et le frère et la sœur restaient là en admiration devant la collection d'articles de tous genres étalés dans la montre. Très ému, deBelle sortit de sa poche un billet de dix piastres, toute sa fortune à ce moment, et le donna à ces petits inconnus afin qu'ils pussent avoir quelques moments de joie.

HEURES DE DÉTRESSE

DANS les dernières années de sa vie, le Peintre-Poète traversait fréquemment des crises de détresse morale. Ainsi, lui rendant visite le 1^{er} janvier, il me dit en me serrant la main : "Je souhaite que vous et moi, mon cher ami, sortions tous deux cette année de ce monde de tristesse et de malheurs dans lequel nous vivons."

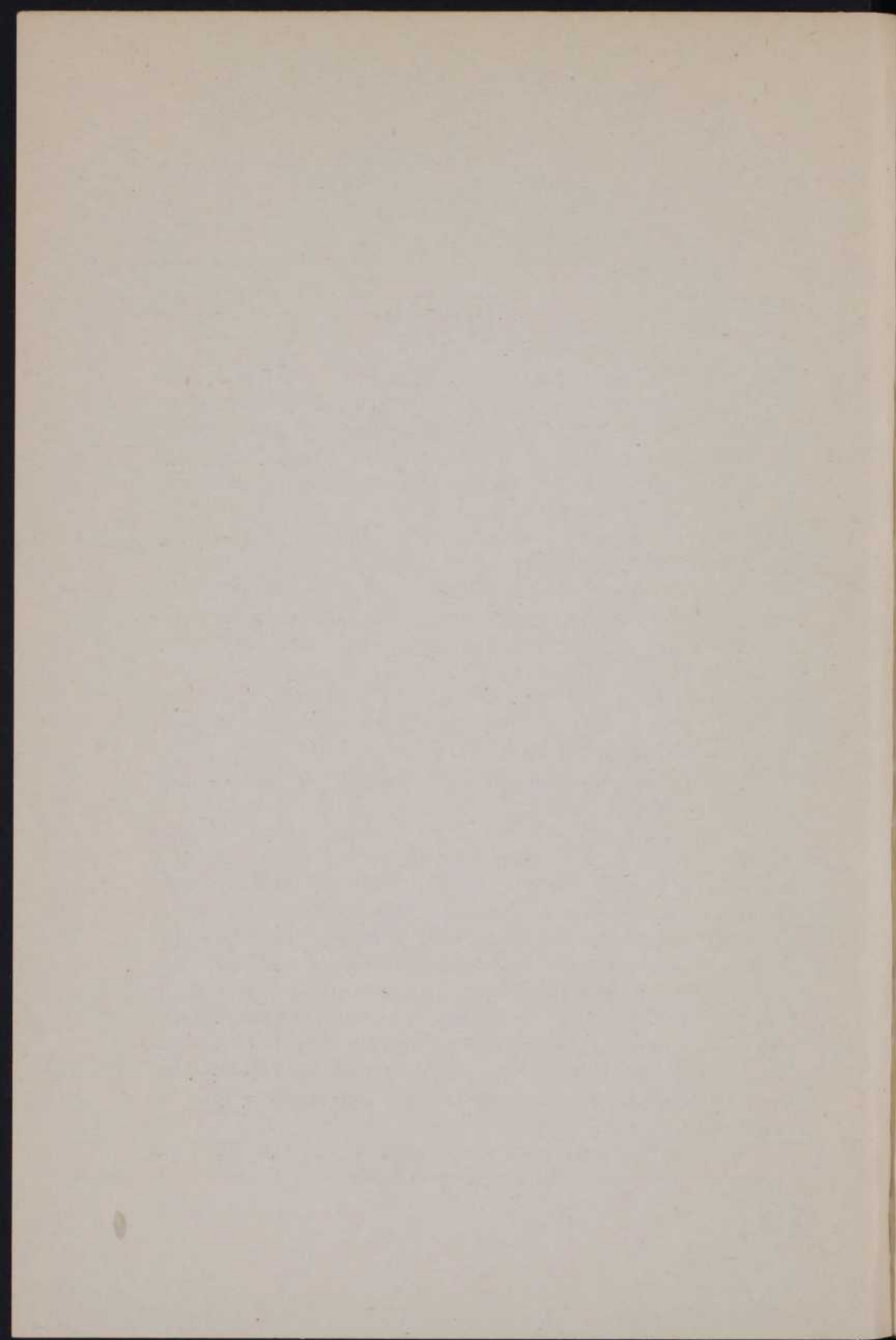
J'eus un moment l'envie de lui répondre : "Parlez pour vous, car moi je ne suis pas mécontent."

Un autre jour, alors qu'il avait son atelier au huitième étage du Medical Arts Bldg., angle des rues Guy et Sherbrooke, deBelle s'approcha de la fenêtre et, d'une voix émue, me déclara : "Si j'étais certain de retrouver ma mère je ferais le plongeon dans la mort. Ah ! je voudrais tant la revoir ! J'ai le besoin d'entendre sa voix, de sentir son regard se poser sur moi comme lorsque j'étais enfant..."

Et, penché sur la croisée, il contemplait la chaussée près de cent pieds plus bas...

Dans un autre ordre d'idées, il s'exclamait : "Tenez, mon ami, voyez ce temple de l'autre côté de la rue. Il a coûté deux millions de piastres. N'est-ce pas extravagant ? Ne croyez-vous pas que Dieu aurait été satisfait d'être adoré dans une église de cinquante mille piastres ? Et est-ce que les prières murmurées d'un cœur humble et confiant dans une modeste chapelle ne lui seraient pas aussi agréables, n'auraient pas autant de chances d'être entendues et exaucées que celles qui sont faites dans ce temple orgueilleux ? Et avec le surplus de l'argent l'on aurait pu construire des crèches pour les enfants abandonnés ou des refuges, des hospices pour les pauvres vieux sans foyers ?"

Le Peintre-Poète était bien humain, il avait un cœur débordant de pitié, infiniment secourable.



UN ARTISTE, NON UNE MODISTE

DEBELLE tenait le métier de peintre en haute estime et il n'a jamais permis que des considérations d'argent vinssent abaisser la dignité de l'artiste. En plusieurs circonstances, il a donné de cruelles leçons à de gros richards qui semblaient le considérer comme un homme à gages. Alors qu'il habitait boulevard Décarie, il vit un jour arriver chez lui une dame accompagnée de son mari. Elle lui expliqua qu'elle désirait qu'il fît le portrait de sa fille. L'artiste s'informa quand elle pourrait venir poser. "Ma jeune fille est dans un collège à Londres", répondit la dame, "mais j'ai apporté une excellente photographie." Comme il avait grand besoin d'argent en ce moment, deBelle accepta d'exécuter le portrait d'après le cliché fourni, chose qu'il n'avait jamais fait auparavant. Or deBelle travaillait depuis trois jours à son sujet lorsque la dame s'amena de nouveau avec son mari, celui-ci portant une grande boîte. Aussitôt entrée, la dame l'ouvrit et en sortit un tas d'étoffes. "Voilà, dit-elle, je voudrais que vous serviez de ces draperies pour le fond de votre tableau. Je voudrais aussi que vous mettiez une robe bleue à ma fille." D'un geste indigné deBelle repoussa les étoffes et, montrant la porte à la visiteuse : "Madame, vous êtes ici chez un artiste et non chez une modiste."

Alors, vexée au plus haut degré, la figure pincée, la grande dame ramassa ses affutiaux et sortit.

En dépit des épreuves qu'il avait traversées, des difficultés qu'il avait eu à surmonter, deBelle avait conservé jusqu'à un âge assez avancé une jeunesse de caractère et une étonnante faculté d'oublier pour le moment les tracasseries de l'existence et de rire de bon cœur lorsque l'occasion s'en

présentait. Souvent, Louis, son fils aîné, qui connaissait admirablement la nature de son père, prenait un livre et lui lisait des histoires drôlatiques. Non seulement deBelle goûtait ces gais récits, mais il y prenait un tel plaisir, il riait tellement, que l'hilarité devenait contagieuse et que toute la famille était prise d'une folle gaieté. Souvent le père réclamait qu'on lui relise les pages qui l'avaient si fort diverti. Même il arrivait assez fréquemment qu'il voulait entendre l'histoire une troisième fois. "A ces moments-là, il devenait comme un enfant", me déclarait son fils.

Parmi les artistes de la radio, deBelle avait une prédilection marquée pour le pitre Eddie Cantor. Chaque dimanche, sans jamais y manquer, il écoutait ses drôleries. Les farces du comédien étaient pour lui une inépuisable source de gaieté.

NOMBREUSES EXPOSITIONS

L'INSPIRATION de deBelle jaillissait d'une source pure, abondante et intarissable. C'était un travailleur infatigable, un prodigieux créateur de beauté. L'atelier du Peintre-Poète se paraît constamment de nouvelles œuvres, qui étaient un enchantement pour l'esprit. A chaque automne l'artiste donnait une exposition qui permettait d'apprécier et d'admirer l'ensemble de ses tableaux exécutés au cours de l'année. Ces expositions étaient toujours un événement important pour l'élite intellectuelle de la métropole. Tour à tour, Charles deBelle a exposé ses pastels chez Scott & Son, au magasin Eaton, à l'Art Association, chez le photographe Jacoby, chez Mlle Patricia Irwin, chez lady Drummond, chez lady Mortimer Davis, chez Mme Joseph, chez Mme E. Maxwell, chez Sidney Carter, aux Watson Art Galleries, aux Galeries Johnson, au Medical Arts Building, etc.

Je donne ici un extrait d'une critique que j'ai publiée dans *La Presse* en 1930. Mon opinion est toujours demeurée la même.

Cette exposition se compose mi-partie de paysages et mi-partie de ces tableaux de l'enfance dont Charles deBelle a le secret et qui sont parmi les plus belles, les plus pures, les plus délicieuses créations que le cerveau humain peut concevoir. Les grands pastels intitulés "Summer", "Blossom time", "The age of joy", "The Garden of Heaven" sont de merveilleuses compositions qui nous montrent le charme et la grâce séduisante de l'enfance. L'on ne saurait imaginer rien de plus gracieux, de plus doux, de plus délicat que ces groupes d'enfants aux figures d'une idéale beauté, jouant et dansant dans des décors de rêve. Chacun de ces pastels nous offre une vision d'une extraordinaire beauté.

"*Around the throne of God in Heaven*" est une œuvre que l'on ne peut contempler sans une profonde émotion. Nous voyons ici un groupe de neuf radieuses figures d'enfants, figures de petits êtres qui n'ont fait que passer sur notre terre et que l'artiste nous montre toutes illuminées, transfigurées dans le céleste séjour.

"*The three Graces*" et "*The Fairies' dance*" sont des images infiniment gracieuses.

"*The Dancer*", jeune fille dansant est un pur joyau. Le peintre a rendu là avec une incomparable maestria la grâce du mouvement de la danseuse et l'harmonie de ses lignes.

"*Mothers's Love*", qui représente une mère tenant son enfant dans ses bras, est sûrement l'une des plus belles choses de l'exposition, l'un des plus beaux tableaux peints au pays, pourrions-nous ajouter. Il est impossible de concevoir rien de plus doux, de plus tendre, de plus charmant que le portrait de cette jeune mère contemplant avec amour son enfant.

"*Homeless*" est une œuvre d'une tristesse empoignante. Le peintre, qui sait si bien exprimer la joie, sait aussi rendre avec une force et un art infinis les détresses profondes de l'âme humaine. Dans cette composition, Charles deBelle nous montre une pauvre femme, une mère serrant un enfant dans ses bras, tandis qu'un autre, un peu plus âgé, se presse contre elle. Elle est sans pain et sans gîte, elle va par les routes, gravissant un douloureux calvaire. L'on ne peut contempler ce tableau sans se sentir tout remué, tout bouleversé par une émotion intense.

A côté de ce drame humain, tiré de la vie, voici une petite image d'une idéale beauté : "*Madonna and child*". C'est encore une mère avec son enfant mais ce sont deux figures d'une exquise beauté, deux figures sur lesquelles n'a jamais passé une ombre de peine ou de tristesse. Impossible de concevoir quelque chose de plus doux, de plus pur que cette représentation de l'amour maternel.

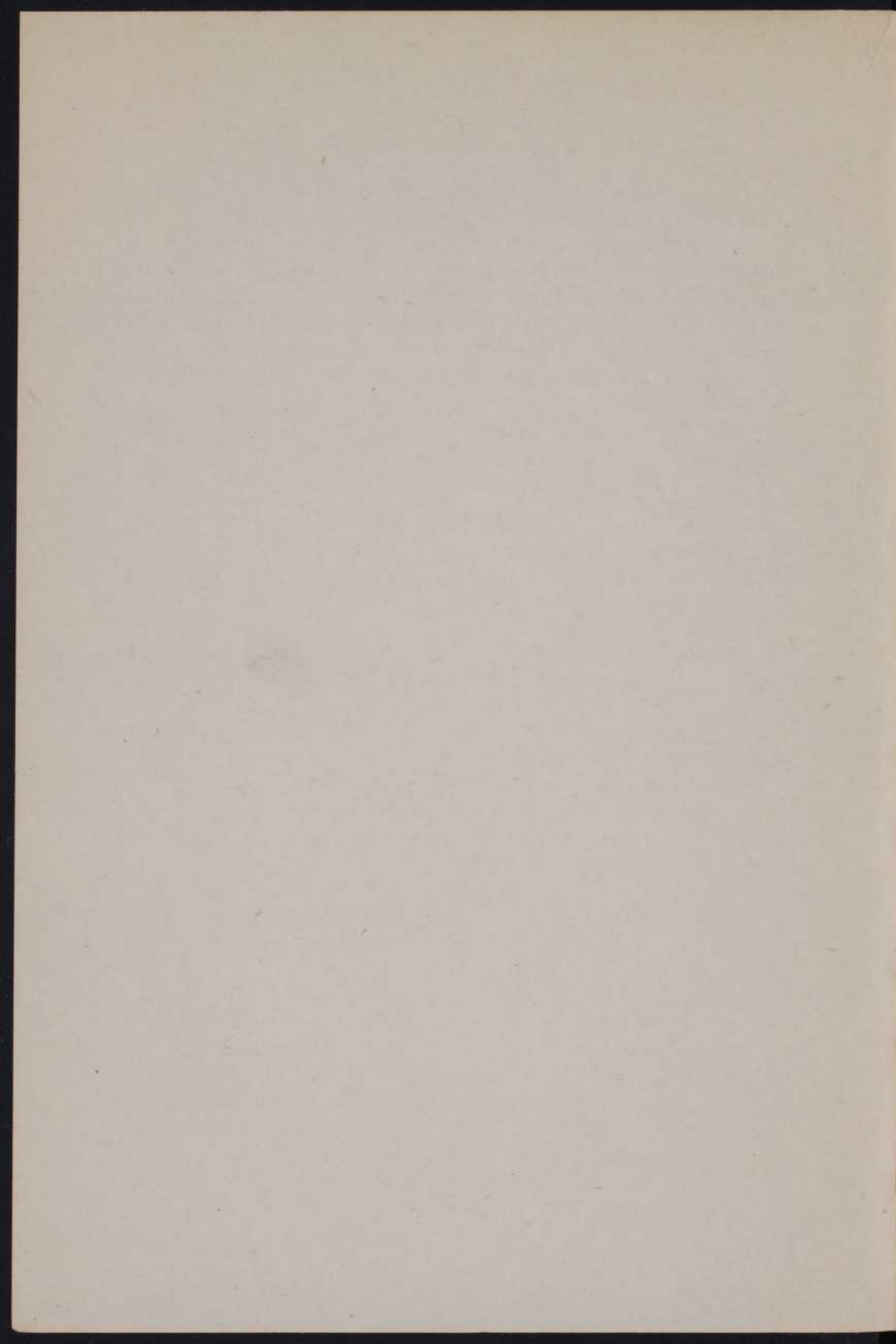
"*The Little irish Immigrant*" est un portrait impressionnant. C'est une jeune fille qui a laissé son pays pour s'en aller à l'étranger que nous montre l'artiste. L'impression de tristesse qu'il a mise sur sa figure nous fait comprendre

les sentiments qui l'agitent : le regret d'avoir laissé sa famille, la terre natale, l'incertitude pour l'avenir.

Pour qui ne connaît pas Charles deBelle, une visite à une exposition de cet artiste est toute une révélation. C'est l'impression que j'ai éprouvée il y a dix-sept ans en voyant ses premières œuvres exécutées au Canada. Les tableaux de deBelle ne ressemblent ni de près ni de loin à ceux d'aucun autre peintre. Ils sont personnels au plus haut degré et tout vibrants de poésie.

Un tableau de Charles deBelle est non seulement une joie pour chaque jour, pour chaque heure, mais il donne à une maison un cachet de distinction et de raffinement, un charme unique. Ce sont des œuvres créées pour une élite.

(7 février 1930).



UNE CATASTROPHE

COMME TANT D'AUTRES pauvres humains, comme une multitude d'autres artistes, deBelle s'est longtemps débattu dans des embarras d'argent. La famille passait par des hauts et des bas. C'est la vie. Après des périodes de gêne, elle connaissait l'abondance mais pas pour longtemps car les fonds reçus s'envolaient vite, très vite. Cela n'a rien d'étonnant car avec neuf bouches à nourrir et neuf personnes à vêtir l'on achète continuellement. En plus, avec les années, il y avait maintenant les cours de l'université à payer pour les fils, tous doués de talent, qui se préparaient à des carrières professionnelles, et les dépenses étaient fortes.

Tout de même, un bon vent semblait souffler dans les voiles du Peintre-Poète et sa barque semblait se diriger vers un port heureux. En effet, un beau jour, il put enfin s'acheter une maison et se mettre chez lui. Il s'installa au N° 202, boulevard Décarie, à l'angle de la rue Dupuis, où il vécut une douzaine d'années. Peu après il faisait en outre l'acquisition d'un chalet d'été à Ville Lasalle.

Pendant ces années les enfants avaient grandi et étaient à la veille de prendre leur essor, de gagner leur vie eux-mêmes.

Puis le malheur frappa.

Une malencontreuse entreprise artistique dans laquelle se lança le Peintre-Poète l'obligea à emprunter de l'argent et à hypothéquer ses deux maisons pour un montant de mille piastres. DeBelle avait voulu publier un album de grand luxe reproduisant en couleurs une trentaine de ses pastels. Chacun de ces tableaux avait été photographié et chaque épreuve avait ensuite été colorée à la main par des artistes. Le coût

de ces travaux avait été considérable mais la vente fut déappointante au possible. Elle fut à peu près nulle en raison, probablement, du prix élevé de l'album. Lorsque vint le temps de rembourser l'argent emprunté, deBelle se trouva fort embarrassé. Un particulier à qui il se confia l'assura cependant qu'il lui trouverait tout probablement un prêteur. L'artiste promit de lui donner un tableau s'il réussissait à lui faire obtenir les mille piastres dont il avait besoin. L'homme revint chez deBelle avec un soi-disant capitaliste qui, après avoir écouté ses explications, déclara qu'il consentait à lui prêter la somme requise et qu'il la lui apporterait le lendemain. Fidèle à sa promesse, deBelle remit à l'intermédiaire l'un des meilleurs pastels dans son atelier. Confiant de recevoir son argent au matin, le Peintre-Poète fit un chèque de mille piastres et l'envoya à son créancier afin de se libérer de l'hypothèque sur ses propriétés. Mais calamité et malheur ! le capitaliste avait le lendemain changé d'idée et, après avoir promis, refusait maintenant de prêter. DeBelle était au désespoir. Ce fut une catastrophe. Les deux maisons lui furent enlevées. "Je perds tout ce que j'avais gagné en vingt ans", se lamentait deBelle, terriblement abattu et la figure toute couverte de larmes. "Il ne me reste plus rien. Je suis absolument découragé. Ah ! que je voudrais mourir ! Mais Dieu ne m'aime pas encore assez car il tarde bien de me rappler à lui."

Après ce désastreux événement, deBelle alla habiter au N° 3602, avenue Northcliffe, où il demeura jusqu'à sa mort. Les deux plus âgés de ses fils étaient maintenant établis et voyaient aux besoins de leur père. Louis, l'aîné, qui avait choisi l'enseignement comme carrière, était le principal d'une école anglaise, et John, maintenant le Dr deBelle, était attaché à l'hôpital Royal Victoria et devait un peu plus tard devenir surintendant du Children Memorial Hospital. De son côté, James était devenu architecte et se tirait bien d'affaire. Tour à tour les trois filles, Nellie, Polly et Norah, s'étaient avantageusement mariées. On peut dire qu'au crépuscule de sa vie le Peintre-Poète fut délivré d'inquiétudes et de soucis. Ses enfants voyaient à lui donner tous ses besoins.

S'il n'avait pas réussi à conquérir l'aisance, à assurer l'existence matérielle de ses vieux jours, il avait su cependant donner à ses enfants l'instruction qui leur permettait de gagner leur vie dans des professions de leur choix et de faire honneur à leur nom. C'est là un mérite qu'il convient de reconnaître.

Six ou sept ans avant sa mort, deBelle, après une maladie qui l'avait fait réfléchir, eut pendant quelque temps l'idée de se convertir au catholicisme. Il songeait à demander à l'abbé Olivier Maurault — aujourd'hui Mgr Maurault — qui a été son ami pendant plusieurs années, de lui donner les instructions nécessaires et de lui administrer ensuite le sacrement du baptême. Cependant, avec les jours, il changea d'idée et ne donna pas suite à ce désir.

"Dieu connaît mes sentiments, déclara-t-il, et il ne refusera pas de m'admettre auprès de lui lorsqu'il jugera bon de me retirer de cette terre d'épreuves."

C'est tout un volume, un gros volume, qu'il faudrait pour raconter la touchante et pittoresque histoire du Peintre-Poète, les mille événements et incidents qui ont rempli son existence. Alors qu'il habitait encore sa maison du boulevard Décarie, une journaliste américaine fit un séjour à Montréal afin de recueillir les matériaux pour une vie de l'artiste. Pendant trois semaines elle écrivit sous sa dictée. Le livre devait s'intituler *Paint, Pomp and Poverty*. Munie de toutes les notes et des informations voulues, l'Américaine partit, promettant d'envoyer un exemplaire du volume dans quelques mois, mais le temps a passé et deBelle n'a jamais eu de nouvelles de la journaliste ni du livre qu'elle projetait d'écrire.

Comme plusieurs autres peintres, Charles deBelle a aussi été sculpteur. A vrai dire, il n'a jamais exécuté d'œuvres importantes dans ce genre, mais il m'a été donné de voir à son atelier nombre de statuettes en glaise qu'il avait modelées, statuettes empreintes de sentiment et de vérité qui, à elles seules, auraient suffi à faire deviner et à révéler le grand artiste qu'il a été.

Au nombre des œuvres du Peintre-Poète qui m'ont particulièrement plu et que je crois être ses plus importantes, je citerai : *Jésus, soutien de la veuve et de l'orphelin*, *Gethsémani*, *Spirit of Christ*, *Maiden's prayer*, *Mother and Child* (un pur joyau qui figurait à l'exposition chez Mlle Irwin), *Adam et Eve*, *Maternité*, *Peace*, *Résurrection*, *Norah*, *Mado-ne*, *Crucifiement*, *Méditation*. A ces titres, j' imagine qu'il faudrait joindre *Into the light*, tableau exécuté à Londres et que l'artiste considérait comme l'une de ses œuvres les mieux réussies.

MORT DU PEINTRE-POÈTE

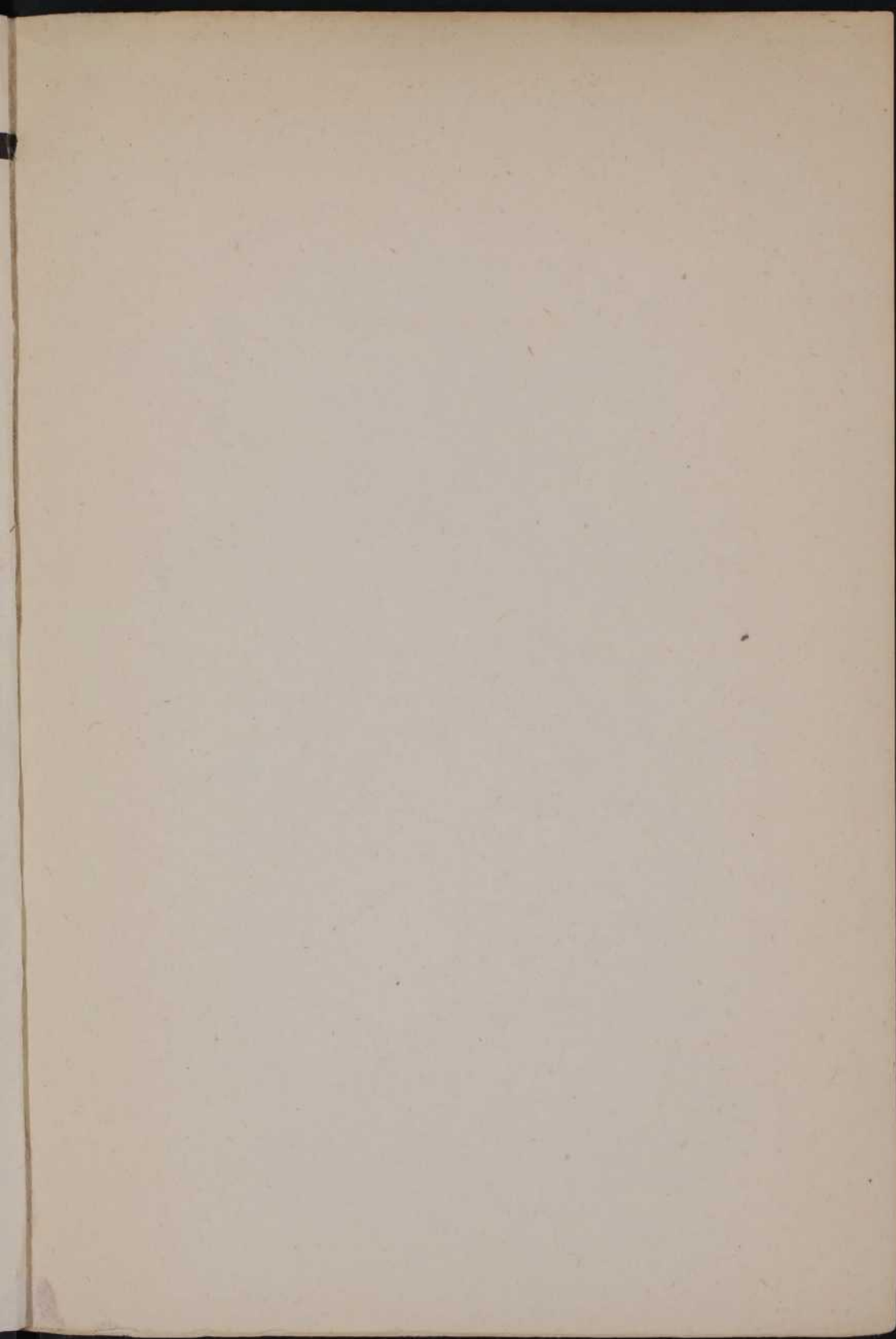
LE PEINTRE-POÈTE s'est éteint le dimanche 3 septembre 1939 à l'âge de soixante-sept ans. Il avait vécu vingt-huit ans au Canada. Aucun journal n'eut une ligne pour annoncer sa mort ou faire son éloge. Mais si ç'avait été une crapule riche à millions !...

Charles deBelle a fourni une belle carrière et a créé une œuvre de beauté et de poésie comme le monde n'en connaît pas de sitôt, une œuvre d'amour, de pitié, de douceur et de paix qui sera comprise et goûtée par ceux qui sont nés avec un cœur sensible et une âme éprise d'idéal.

Et la postérité le proclamera un grand maître parmi les plus grands de son époque.

TABLE DES MATIÈRES

Le peintre de l'idéal	5
Jeunesse de l'artiste	7
Les douze apôtres de l'art	9
Etrange dénouement d'un amour déçu	11
Un richard bien surpris	17
Amateur de bibelots	19
L'enfant de l'atelier	21
Conseil d'un opportuniste	29
DeBelle arrive au pays	31
Artiste au grand coeur	33
Exposition pendant la guerre	37
Visions de rêve	41
Souvenir de sa mère	45
Semeur de joie	49
Heures de détresse	51
Un artiste, non une modiste	53
Nombreuses expositions	55
Une catastrophe	59
Mort du Peintre-poète	63



BNQ



000 389 248